

RP434

CAHIERS DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

II

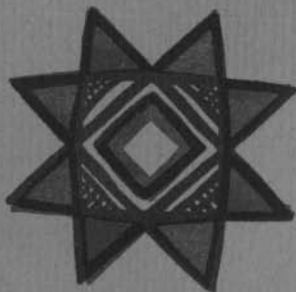
---

LA  
PACIFICATION DU SAHARA

ET LA  
Pénétration Saharienne  
(1852-1930)

PAR

LE GÉNÉRAL O. MEYNIER,  
Directeur des Territoires du Sud.



PUBLICATIONS DU COMITÉ NATIONAL MÉTROPOLITAIN  
DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

Bibliothèque Maison de l'Orient



140050

**LA PACIFICATION DU SAHARA**  
**et la Pénétration Saharienne**  
**(1852-1930)**

Certifié exact, inscrit à  
l'inventaire au n° P: 92

CAHIERS DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

II

---

LA  
PACIFICATION DU SAHARA

ET LA

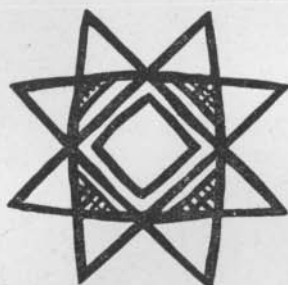
Pénétration Saharienne

(1852-1930)

PAR

LE GÉNÉRAL O. MEYNIER,

Directeur des Territoires du Sud.



PUBLICATIONS DU COMITÉ NATIONAL MÉTROPOLITAIN  
DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

## INTRODUCTION

---

En 1930, l'Algérie va célébrer d'un cœur unanime le Centenaire du débarquement des troupes françaises à Sidi Ferruch. Tandis que les fils des premiers colons et, à côté d'eux, les émigrés européens venus de différents pays, montreront avec orgueil le fruit d'un labeur déjà centenaire, les indigènes du Tell comme ceux du lointain Sahara, libérés, par notre intervention, d'une tyrannie anarchique et de la misère endémique, pourront mesurer les bienfaits que leur a apportés l'intervention française, par la paix, la justice et le bien-être qu'elle a partout introduits.

Dans cette même année 1930, l'Algérie célébrera le trentenaire de l'arrivée au Tchad de la mission Foureau-Lamy, en élevant aux deux chefs de cette mission à Ouargla, qui fut leur première étape vers le désert, un monument de reconnaissance.

Ainsi seront commémorées les deux étapes essentielles de la création algérienne : prise de possession d'abord des régions fertiles du Nord de l'Afrique, dans des fins de progrès économique et humain. Main mise en second lieu, sur les solitudes désertiques, qui ouvrit des voies nouvelles à l'expansion française, en réalisant, par-dessus le Sahara, l'unité de la plus grande France.

Il ne pouvait y avoir de date plus favorable pour faire une étude générale et porter un jugement d'ensemble sur les efforts de la pénétration française au Sahara, sur les résultats acquis, sur les espérances permises.

C'est ce que l'on a tenté d'esquisser brièvement dans les pages suivantes.

Dans les débuts de l'occupation de l'Algérie, plus d'une fois se posa la question même du principe de cette occupation. On sait que ce problème fut sérieusement

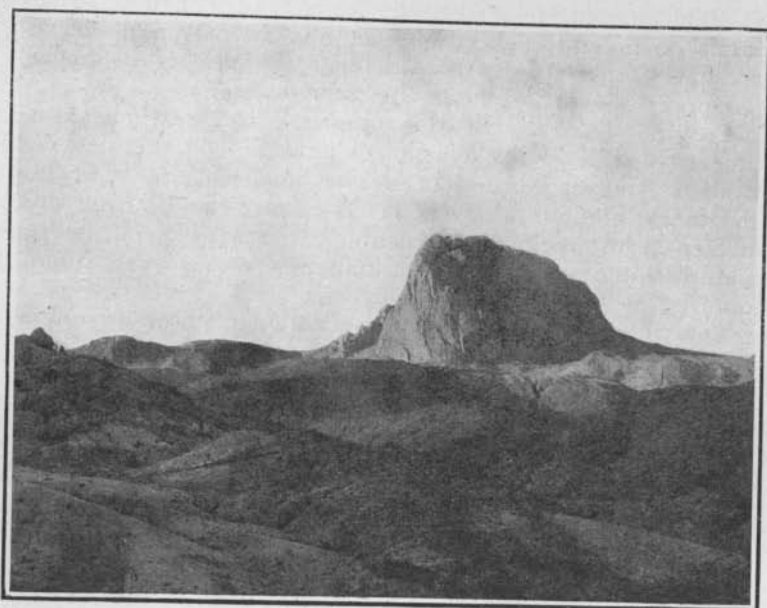
débatu à plusieurs reprises en plein Parlement et qu'il s'en fallut de peu que nos troupes ne fussent invitées à se réembarquer pour le continent.

Cependant, il était bien évident pour les bons esprits, que la France ne pouvait, après s'être engagée dans cette affaire, s'en désintéresser soudain. D'un côté, on pouvait estimer que son honneur, ou tout au moins l'amour-propre national, se trouvait engagé à la poursuivre. Qu'auraient dit les autres nations, si elles avaient constaté cette nouvelle preuve de « la légèreté et de l'inconstance du peuple français » ? D'ailleurs, dès le début, des intérêts nouveaux s'étaient créés dans la colonie. Des indigènes, des israélites s'étaient mis à notre service et compromis pour nous. La colonisation avait fait ses premiers débuts. Allait-on abandonner tout cela ?... Une fois de plus, une idée lancée avait abouti à une force irrésistible et on ne pouvait plus en faire fi. La France s'installa de plus en plus solidement dans sa nouvelle acquisition ; l'histoire venait démontrer encore une fois que l'avenir est aux audacieux et aux entreprenants puisque aussi bien l'Algérie allait devenir, en moins d'un siècle, une partie intégrante et non la moins riche de l'Empire Français.

Mais de même qu'une fois le débarquement de Sidi Ferruch effectué, la France n'était plus libre de poursuivre ou non l'occupation du reste de l'Algérie — de même, ayant conquis le Tell et les Hauts-Plateaux, elle allait se trouver en face d'un nouveau problème, celui du Sahara, dont elle ne serait plus maîtresse de se désintéresser.

Dans une première période qui s'étend de la conquête jusqu'en l'année 1852, l'Algérie resta coupée presque complètement du Sahara par les possessions plus ou moins temporaires des grands chefs arabes. Abd el Kader jusqu'en 1848, le bey de Constantine jusqu'en 1840, avaient fermé à notre activité les grandes rives sahariennes.

Mais déjà le désert attirait la curiosité de nos administrateurs et de nos soldats par les mystères de son immensité. De ces régions encore très fermées et lointaines, c'est à peine si quelques voyageurs arabes et deux ou trois explorateurs européens avaient levé un coin du voile. Laing avait été assassiné à Tombouctou ; les récits de René Caillié, premier Français qui eût traversé le Sahara de bout en bout, étaient assez généralement mis en doute. Barth et ses compagnons d'exploration étaient occupés à pénétrer le mystère africain, mais le récit de leurs voyages n'avait pas encore été publié.



Un cône volcanique dans la Koukia



Entrée des gorges de Tahoulahoun

Bref, en matière scientifique on devait s'en tenir à des essais de géographie critique, établis au moyen de recouplements nombreux par des officiers et géographes distingués. Du point de vue politique tout restait à faire.

Le jour où Abd el Kader vaincu, le bey de Constantine disparu, les dernières résistances dans le Tell abattues, nos troupes vinrent border le désert saharien, de nouvelles destinées allaient s'ouvrir et la France ne pouvait plus arrêter le mouvement irrésistible de ses officiers, de ses administrateurs, de ses missionnaires et de ses explorateurs.

Tant il est vrai que lorsqu'une nation civilisée est entrée au contact d'une contrée encore barbare et non policée, il lui est impossible de limiter son action et d'arrêter son expansion avant d'avoir atteint, serait-ce au delà d'immensités désertiques, d'autres contrées déjà occupées par ses soldats ou ceux d'une autre nation policée.

---

I

## Les débuts de la pénétration saharienne Duveyrier

La prise d'assaut de Laghouat, en 1852, suivie peu après de la convention de 1853 qui plaçait, en fait, le M'Zab et Ghardaïa sous notre protectorat, ouvrit cette nouvelle période dans l'histoire active de l'Algérie.

Dans le même temps, les magnifiques résultats rapportés par le grand explorateur allemand Barth de son voyage au centre de l'Afrique, venaient attirer l'attention des nations européennes sur l'intérieur du continent noir. Si ces récits dissipaient quelques-unes des illusions que jusque-là on s'était faites sur la valeur intrinsèque de ces régions lointaines, du moins démontraient-ils la présence dans le centre africain de vastes contrées fertiles et de populations d'intelligence relative et de culture élémentaire où la pénétration européenne aurait intérêt à se fixer. Pour la première fois d'ailleurs, était ébauchée une histoire de ces peuples africains, histoire qui démontrait qu'à la poussière des tribus plus ou moins anthropophages qu'on pensait s'être succédé sans suite et sans transition, il fallait substituer la notion de véritables états centralisés, ayant une histoire et avec une puissance économique relative, une culture intellectuelle assez développée, promesse et présage de ce qu'on pourrait obtenir plus tard en les faisant renaître.

Désormais, en tous cas, l'on est fixé sur les objectifs à atteindre en partant de l'Afrique du Nord : Sénégal, boucle du Niger, lac Tchad, et des projets s'ébauchent qui, par delà le désert, visent déjà ces lointains pays. Dans le même temps où la France avec le Gouverneur Faidherbe achève sa mainmise sur le Sénégal, elle fait débarquer ses premiers matelots sur les côtes du Gabon.

Le livre d'Augustin Bernard et du commandant Lacroix, sur la pénétration saharienne, montre en excellents

termes, et avec une méthode pleine de clarté, l'exposé des tentatives qui eurent successivement lieu dans la période de 1850 à 1898.

Tandis que les administrateurs militaires du Sud, *officiers des bureaux arabes* des débuts, se voient dans l'obligation inévitable de pousser leurs colonnes au contact des populations pillardes du désert et contre les tribus plus ou moins insurgées, toute une phalange d'explorateurs se dévouent pour pénétrer encore plus avant et aller rechercher vers le Sud les routes du Soudan lointain et les chemins commerciaux des pays voisins : Tripolitaine et Sud marocain.

Dans une première période qui va des années 1853 à 1864, l'action politique française s'insinue ainsi peu à peu vers le Sud. Après Laghouat, Ghardaïa, Ouargla et Touggourt ont été atteints. Dans le Sud de la province oranaise, le gouvernement français a trouvé dans la personne du Bachagha Si Hadza Ben Eddin, des Oulad Sidi Cheikh, un auxiliaire dévoué de notre politique de pénétration pacifique. Peu à peu, les populations des oasis s'habituent à recevoir nos envoyés, nos missionnaires et la seule chose qui les surprend, c'est la prudence et l'esprit de temporisation que nous mettons dans nos relations avec eux.

D'autre part, les régions que nous occupons en fait ou que nous protégeons ressentent déjà les bons effets de notre présence, de notre technique : l'oued Rhir en voie de disparaître est revivifié grâce aux études des Jus, des Ville; une prospérité naît qui n'a cessé de s'accroître.

Plus loin, des missions économiques vont à El-Oued et jusqu'au Touat, à Ghadamès et Ghat poser les jalons de notre action commerciale future.

D'autres voyageurs s'enfoncent plus loin dans le Sahara inviolé. Parmi eux, deux appartiennent vraiment à la classe des grands explorateurs et leurs ouvrages se peuvent presque comparer à ceux du grand maître incontesté qu'est Barth. Il s'agit de Rohlfs et surtout de Duveyrier.

Le premier, Allemand d'origine, ancien soldat de notre Légion étrangère, a réussi à effectuer une exploration transversale du Tafilalet à la Tripolitaine, en passant par le Touat, le Gourara et le Tidikelt. Le premier, il a montré que ces régions formaient des dépendances naturelles de l'Algérie et il a indiqué le chemin à d'autres expéditions qui peu à peu et avec plus ou moins de succès se sont orientées vers ces contrées.

Duveyrier, de son côté, a été le premier voyageur à entrer en relations suivies, cordiales, presque amicales avec les Touareg du Nord et les études qu'il a rapportées de ses voyages sont restées, documents de base pour tous ceux qui ont eu à faire de la politique touareg. Il était encore tout jeune lorsqu'il se rendit à El-Goléa, puis à Ouargla pour entreprendre son voyage. Il eut la bonne fortune grâce à sa vaillance, à la belle générosité de son caractère, de gagner l'amitié du cheikh Otman, chef des Iforhas et d'Ikhenoukhen, ammenokhal des Touareg Ajjers, qui couvrirent le jeune voyageur de leur haute protection, ce qui lui permit de voyager librement parmi eux, de recueillir des informations précieuses et, entre autres, les éléments d'une carte dressée en grande partie pour renseignements, et qui est aujourd'hui encore demeurée actuelle.

Duveyrier, à la suite d'une grande maladie contractée au cours de ses voyages, dut alors suspendre ses explorations et cela est profondément regrettable. Tout au moins continuera-t-il de diriger et de patronner les efforts des hommes de bonne volonté qui après lui entreprirent de conquérir le désert.

Ainsi, tandis que Barth avait dépeint exactement les riches contrées soudanaises, Duveyrier venait de révéler que le Sahara ne constituait pas, en partant de l'Afrique du Nord française, une barrière infranchissable. Pendant longtemps le type du guerrier touareg qu'il avait campé : brave, généreux, fidèle à sa parole, chevaleresque, resta fixé. Et à vrai dire cette représentation du caractère touareg qu'avait donnée à Duveyrier une noble reconnaissance, doit être mise à l'origine de plusieurs échecs et même de drames affreux qui marqueront notre pénétration ultérieure.

---

II

**Les premiers  
rêves d'expansion saharienne  
Le Cardinal Lavigerie**

C'est en 1864 qu'éclate l'insurrection des Oulad Sidi Cheikh, après la mort du bachagha Si Hamza Ben-Eddin. Elle débuta par l'anéantissement de la petite colonne de police du colonel Beauprêtre et dura près de vingt années. Comme notre alliance avec Si Hamza avait permis à



Cardinal LAVIGERIE (1867)

celui-ci, en même temps qu'elle aidait notre pénétration, de consolider matériellement une autorité et un prestige jusque-là demeurés plutôt spirituels sur les régions situées au sud de Constantine, l'insurrection des Oulad Sidi Cheikh se répandit comme une traînée de poudre jusque dans l'extrême Sud algérien et même vers Touggourt où elle allait demeurer endémique jusqu'à l'occupation militaire de ces oasis.

La guerre de 1870-1871 vint encore paralyser notre action et si elle n'empêcha pas les belles expéditions du général de Colomb et du général de Wimpffen (1870), poussées, pour l'un, jusqu'à

Figuig et pour l'autre, jusque dans l'Oued Guir aux environs d'Abadla, et si, d'autre part, elle ne put arrêter la marche étonnante de Gallifet qui put atteindre sans trop de difficultés El-Goléa et rentrer par Ouargla (1873) — tout au moins empêcha-t-elle notre occupation militaire et notre mainmise économique de progresser au sud des limites déjà atteintes dans la précédente période.

A l'intérieur de ces limites, continua toutefois notre œuvre d'organisation et d'équipement technique, notamment dans l'Oued Rhir qui prend, avec l'entrée en ligne des premiers planteurs européens, un développement inattendu. L'idée de la mer intérieure de Roudaire est lancée à ce moment et si elle se démontre, à l'étude, dépourvue de bases pratiques, du moins, témoigne-t-elle de l'intérêt que l'on commence à porter en France aux contrées sahariennes.

Parmi les initiatives individuelles qui s'attachèrent dans cette période à encourager la reconnaissance du Sahara et son attraction vers la France, on ne saurait sous-estimer celle du cardinal Lavigerie, qui domine les autres de toute l'ampleur de sa vaste intelligence et de son idéalisme chrétien.

Le cardinal Lavigerie a été, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, la personnalité la plus forte et la plus marquante du monde catholique français. A une âme d'apôtre, imprégnée d'un esprit de prosélytisme qui pouvait n'être pas toujours sans danger, il joignait le caractère d'un soldat conquérant. Avec son esprit clairvoyant de grand Français, il avait deviné l'importance de premier ordre qu'aurait pour la France la possession de l'Afrique noire de l'ouest et, par delà le Sahara, il entrevoyait les riches plaines soudanaises comme devant former le complément de l'Algérie. Il croyait, par sa formation de prêtre, que le principal obstacle à sa pénétration, la France le trouverait dans l'islamisme; il voulait lancer des missions parmi les populations musulmanes et dans les tribus païennes, missions qui, en même temps, conquerraient pour la France de vastes territoires; et il se flattait d'amener au culte catholique des hommes acquis à l'islamisme. On sait que sur ce point le gouvernement dut nettement limiter son activité spirituelle.

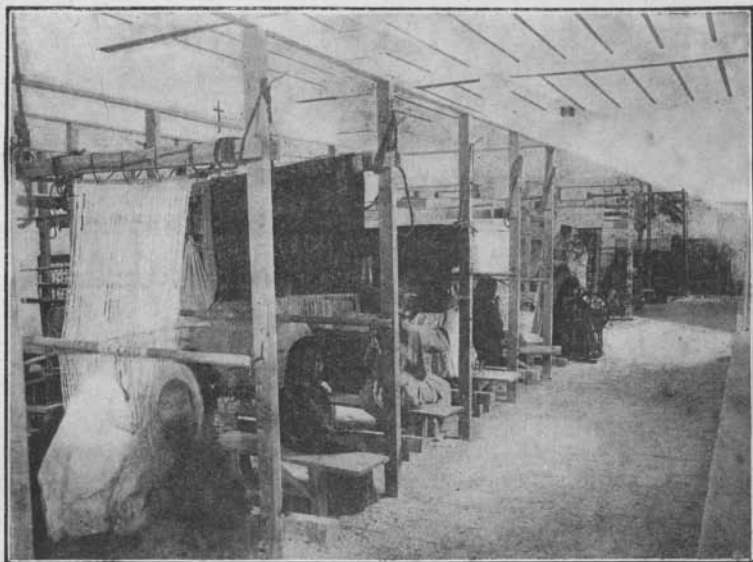
L'idée première des Pères Blancs du Sahara résulte de ces conceptions — et puisqu'aussi bien l'initiative gouvernementale, à ce moment assoupie, paraissait se désintéresser des régions méridionales de l'Algérie, il pensa pouvoir, avec le corps ardent des missionnaires qu'il avait formés à son image, faire précéder les armées du gouvernement de la France par les soldats du Christ.

Il pensait peut-être, d'après certains récits de Barth, de Vogel, de Duveyrier, que ses missionnaires rencontreraient partout un accueil favorable ou tout au moins qu'ils ne se heurteraient pas à des hostilités déclarées. Or, aussitôt que les premières de ces missions, quittant les régions occupées,

s'enfoncèrent dans le Sahara, leurs projets furent dénoncés par les marabouts musulmans; il n'était guère nécessaire d'exciter l'ardeur guerrière des pillards sahariens qui accueillirent avec joie cette manière de gagner le ciel en réalisant de fructueux pillages. Les premiers, les pères Paulmier, Minoret et Bouchard, furent assassinés tout près d'Hassi Inifel. Quelques autres meurtres, survenus après le succès du voyage à Ghadamès et aux régions Ajjers des Pères Richard et Kermabon, vinrent sinon éteindre, du moins rendre plus circonspect le zèle de ces néophytes. Mais les travaux qu'ils rapportèrent, et le bruit même fait autour de leur mort, servirent la cause de la pénétration française à laquelle d'autres explorateurs comme Soleillet, Dournaux-Duperré, les capitaines Mircher et de Polignac, l'explorateur Largeau, apportèrent aussi leur contribution.

L'esprit primitif de propagande religieuse et de conquête morale qui avait soulevé la grande âme du cardinal Lavigerie n'a pas été perdu. Les vocations pour la congrégation qu'il a fondée se manifestent chaque jour plus nombreuses et les Pères Blancs ont repris avec méthode et circonspection l'œuvre de pénétration morale entreprise par le fondateur de leur ordre.

Il me souvient d'avoir connu vers 1896, à Tombouctou, un Père Blanc, à l'esprit fougueux et à l'âme généreuse, qu'on fut obligé d'arrêter au moment où, un fusil à la main, il poursuivait un notable musulman qu'il accusait d'avoir vendu une de ses esclaves noires. Dans un autre ordre d'idées, il suffit d'entendre les paroles du grand chef actuel de l'ordre, le R. P. Voillard ou bien du Métropolitain de Carthage, Mgr Lemaître, pour se rendre compte que la bonne semence n'a pas été perdue. Toutefois il faut rendre cette justice aux Pères Blancs qu'ils ont désormais et depuis longtemps renoncé à tout esprit de propagande confessionnelle pour se réfugier dans des œuvres de charité et d'enseignement professionnel et agricole, et que, admirablement secondés par les Sœurs Blanches de Notre Dame d'Afrique, ils ont repris sur d'autres bases les projets du grand Cardinal. Par leurs œuvres d'éducation surtout professionnelle, de développement économique, de pure charité ils ont conquis des droits à l'estime de l'administration et à la reconnaissance des populations même musulmanes. Ces résultats sont bien de l'inspiration du grand prélat français.



GHARDAIA. — Ecole de fabrication de tapis des Sœurs Blanches



GHARDAIA. — Ecole de broderies des Pères Blancs

III

## Les premiers projets du chemin de fer transsaharien L'échec de la mission Flatters

En fait, les récits de voyages de tous ces explorateurs, militaires, civils, religieux, avaient frappé vivement l'imagination et l'opinion françaises. Sans doute se fit-on au début de singulières illusions sur la signification de traités comme celui de Chadamès et de Ghat, traités signés



Lieutenant-colonel FLATTERS

avec des chefs indigènes dont les titres nobiliaires l'emportaient et de beaucoup sur leur faible autorité. Sans doute aussi, se faisait-on encore, faute d'avoir médité suffisamment les écrits des Barth, des Schweinfurth, des Nachtigal, de fausses idées sur les richesses actuelles des confins soudanais.

Toujours est-il que, dès après la guerre de 1870-71, fut lancée dans l'opinion, et cela d'une façon très ardente, une campagne en faveur de la création d'un nouveau chemin de fer appelé Transsaharien, lequel souderait les possessions françaises des deux rives du Sahara, à ce moment là en pleine voie de développement.

L'ingénieur Duponchel fut le premier technicien averti qui lança la grande idée dont la réalisation n'est encore aujourd'hui envisagée que dans un certain délai. Son ardeur et son enthousiasme passèrent dans le peuple français dont l'âme, après les grands revers de 1870, ne voulait

pas se laisser abattre. Une grande commission fut nommée par M. de Freycinet, alors ministre des Travaux publics, pour étudier la question, et de nombreuses missions dirigées par des hommes de talent, les Pouyanne, les Choisy, les Rolland, furent envoyées dans le sud algérien pour en examiner les possibilités de réalisation.

Aucune d'entre elles n'obtint de résultats décisifs, car elles ne dépassèrent en aucun point la ligne précédemment atteinte par nos premiers explorateurs.

Seules les missions dirigées par le lieutenant-colonel Flatters, ancien chef du bureau arabe de Laghouat, réussirent à pousser au Sud la ligne Ghadamès, Temassinine, El-Goléa, précédemment atteinte.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici l'effroyable issue de cette aventure. Après une tentative de percée vers le Soudan par les régions Ajjers, Flatters, contraint à la retraite mais non découragé, se porta franchement sur le Nord-Est du Hoggar d'où il escomptait gagner le Soudan de Zinder et de Kano par le puits d'Assiou.

Le massacre de la mission Flatters à Bir-El-Gharama (16 février 1881), les épisodes douloureux de la retraite des vestiges de son escorte vinrent, pour un temps, porter un coup fatal à la question qui paraissait en si bonne voie, du chemin de fer transsaharien.

Le chef de la mission avait en réalité affronté, avec des moyens matériels insuffisants, une tâche à ce moment-là prématurée. Son œuvre était condamnée d'avance; eût-elle réussi à atteindre le Soudan, elle n'était nullement assurée de l'accueil qu'elle y trouverait chez des sultans noirs puissants, cruels et disposant de troupes nombreuses... Il ne pouvait être question d'un succès pour une mission de ce genre qu'autant qu'une tête de pont soudanaise, sur l'autre rive du Sahara, lui permettrait de s'y réorganiser en vue d'un retour difficile. Dix-huit ans plus tard, la mission Foureau-Lamy allait démontrer à nouveau, par l'exemple, que cette condition était primordiale. Que serait-il advenu d'elle, malgré son admirable encadrement et sa solide organisation, si elle n'eût trouvé Zinder déjà occupé et nos soldats soudanais prêts à l'accueillir ?

C'est devenu un lieu commun d'assurer que la mission Flatters porta un coup décisif à l'œuvre de la pénétration française au Sahara et que l'exécution du Transsaharien s'en trouva reculée de vingt années.

En vérité, à quoi pouvait correspondre cette conception à priori d'une voie ferrée intercoloniale, sinon internationale,

se lançant avant toute reconnaissance et même toute exploration préalable, sur un tracé choisi de la façon la plus arbitraire vers un objectif incertain qui, suivant les auteurs, pouvait être aussi bien Dakar que Tombouctou, Kano ou le Tchad? — Dakar étant à ce moment le seul point en notre possession.

En réalité, nous pensons que ce fut la sagesse même de remettre à plus tard des projets de cette envergure. Pour le moment, on se recueille, on se borne à consolider l'occupation algérienne du Sud des trois provinces, en occupant le M'Zab, Ouargla, Touggourt et Djenien Bou Rezg et en poussant vers Aïn-Sefra et Biskra le terminus des chemins de fer de pénétration. De ces points rayonne notre action politique plus au Sud. Des explorateurs mieux préparés que ceux du début procèdent à des reconnaissances scientifiques de court rayon qui préparent l'opinion indigène à notre venue. Parmi eux, Foureau procède à partir de 1882 à la glorieuse série de ses voyages sahariens qui aboutiront finalement, en 1898, à la constitution de la mission Foureau-Lamy. La mort du marquis de Morès à El-Ouatia vient signifier que la France a enfin compris ses destinées. D'autres suivront le glorieux chevalier.

C'est durant cette période que peuvent être rassemblés et recueillis les premiers documents cartographiques sérieux sur le Sud du Sahara dont la carte Lannoy de Bissy au 1/2.000.000 allait longtemps constituer le principal monument.

IV

**Le bloc africain français**  
**La mission Foureau-Lamy**  
**La course au Tchad**

Les temps approchent cependant où la constitution d'un empire africain français, comprenant et rassemblant les groupements épars en Afrique du Nord, au Soudan et vers le Congo, apparaîtra comme un objectif possible et guidera



Phot. Manuel.  
Le commandant LAMY



Phot. Manuel.  
FOUREAU

les efforts de tous les explorateurs, des soldats et des administrateurs.

Tandis que Fernand Foureau, au prix de neuf explorations dangereuses, prépare les voies et les hommes à une nouvelle avancée dans le Sahara, — du côté du Congo le comte Savorgnan de Brazza conquiert à la France de

vastes territoires sur les rives de l'Oubangui et du Tchad, et il pousse plus au Nord, jusque dans la haute vallée de la Sangha où il entré en contact avec les Etats foubés de l'Adamaoua.

Vers la même époque, les généraux Borgnis-Desbordes, Archinard et Galliéni, après avoir atteint la vallée du Niger en partant du Sénégal, lancent des explorateurs d'avant-garde, les Monteil, les Binger, vers l'intérieur de la Boucle du Niger et jusque vers le Tchad.

Toute cette fermentation, d'initiative individuelle plus encore que de direction gouvernementale, se traduit par un état d'esprit spécial. Le seul examen de la carte indique l'objectif commun à atteindre pour les trois groupes de possessions qui dans le même temps s'organisent, notamment après la prise de la Tunisie, les campagnes du Dahomey et la pénétration pacifique en Guinée, en Côte d'Ivoire et au Soudan. C'est le lac Tchad qui marque le point de convergence virtuel de toutes ces lignes de forces. Le grand explorateur Crampel, dans une lettre écrite peu de jours avant sa mort, caractérisait ainsi l'objectif à atteindre pour tous : « En dehors des résultats directs « qu'il peut avoir, mon voyage — que je réussisse ou que « je meure — sera le symbole de ce que la France doit « exécuter dans l'avenir... Il faut une formule simple et « un fait qui la synthétise, la concrète, pour ainsi dire. « Eh bien! la réunion sur les bords du lac Tchad de « nos possessions de l'Algérie-Tunisie, du Soudan français « et du Congo, sera cette formule et mon voyage sera le « fait symbolique. »

A Paris, le même idéal commençait à se faire jour dans le magnifique milieu colonial du moment dont Gabriel Hanotaux et M. Etienne, député d'Oran et plusieurs fois ministre des Colonies, furent les directeurs moraux et dont le Comité de l'Afrique française, créé en 1890 par le prince d'Arenberg et Harry Alis et dirigé depuis par ce secrétaire général incomparable qu'est Auguste Terrier, fut le propagateur, par le moyen du célèbre bulletin du Comité.

Des missions s'organisèrent dans un esprit de fièvre ardente et déjà l'on indiquait à chacune que l'idéal à atteindre serait la convergence de tous vers le Lac Tchad.

Ce vaste mouvement d'opinion donna naissance en 1898 à l'organisation simultanée de trois grandes missions auxquelles était réservé l'honneur d'aboutir au triomphe de l'Idée. C'étaient au départ de l'Algérie la mission saharienne Foureau-Lamy — issue de Dakar, la mission

Afrique Centrale (d'abord mission Voulet-Chanoine) — enfin, en provenance du Congo, la mission Gentil qui, dès 1897, avait déjà réussi à faire flotter sur les étendues du Tchad le pavillon français.

La mission Foureau-Lamy eut un rôle essentiel dans la pénétration du Sahara algérien. Elle démontra qu'au prix d'une organisation militaire sévère et disciplinée, une petite troupe de 300 hommes bien armés pouvait affronter sans crainte les pires périls du désert.

Les deux chefs, Foureau, déjà connu par ses explorations dans la région du Grand-Erg et de Temassinin ; le commandant Lamy, âme d'explorateur et de soldat, animé par un noble amour de la gloire, se rencontrèrent à Paris. Leur choix se porta sur des collaborateurs d'élite : le capitaine Reibell, les lieutenants Rondenay, Britsch, Métois, Verlet-Hanus, et tous ensemble partirent d'un cœur ferme vers la grande aventure où étaient tombés tant de leurs prédécesseurs.

On sait au prix de quelles fatigues et de quels dangers leur hardie tentative réussit finalement. Les trois missions Foureau-Lamy, Voulet-Chanoine, Gentil, parties vers la fin de 1898 de leurs ports d'origine, Alger, Dakar, Libreville, trouvèrent des embûches variées, eurent à livrer de nombreux combats qui ne furent pas tous des victoires. En fin juillet 1899, en particulier, il semblait bien que leur destin était réglé dans le sens du plus misérable des échecs : la colonne Foureau-Lamy, égarée dans la plaine d'Irhaïen, était sur le point de mourir de soif — l'avant-garde de la mission Gentil était anéantie — la mission Afrique Centrale était arrêtée par la plus horrible des tragédies.

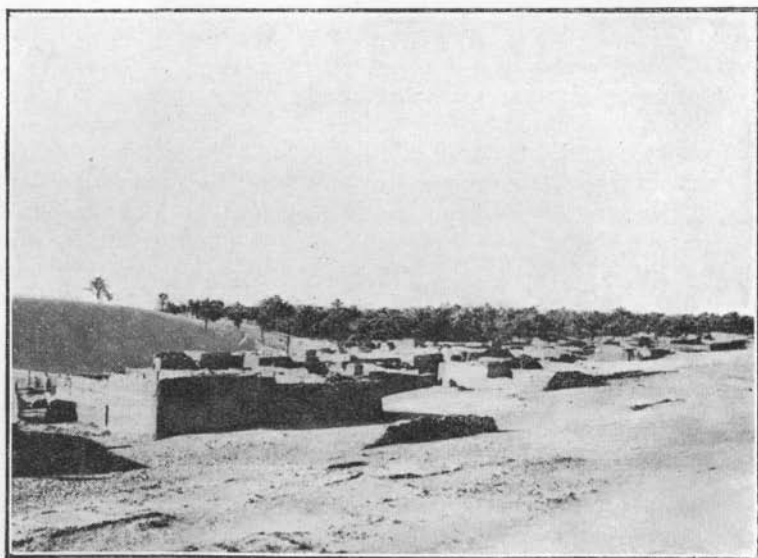
Cependant, deux mois après, la marche des colonnes reprenait vers le but, le lac Tchad, et quelques mois plus tard, le 22 avril 1900, le commandant Lamy, chef des troupes des trois missions enfin reconstituées et regroupées, remportait à Kousseri, à quelques kilomètres du Tchad, une victoire décisive qui soulignait de ses traits sanglants la réussite finale.

Désormais la question saharienne est entendue, Foureau et Lamy n'ont fait sans doute que traverser le désert, mais derrière eux, la conquête presque toujours pacifique des oasis sahariennes va être entreprise par le capitaine Pein, les Cauvet, les Laperrine.

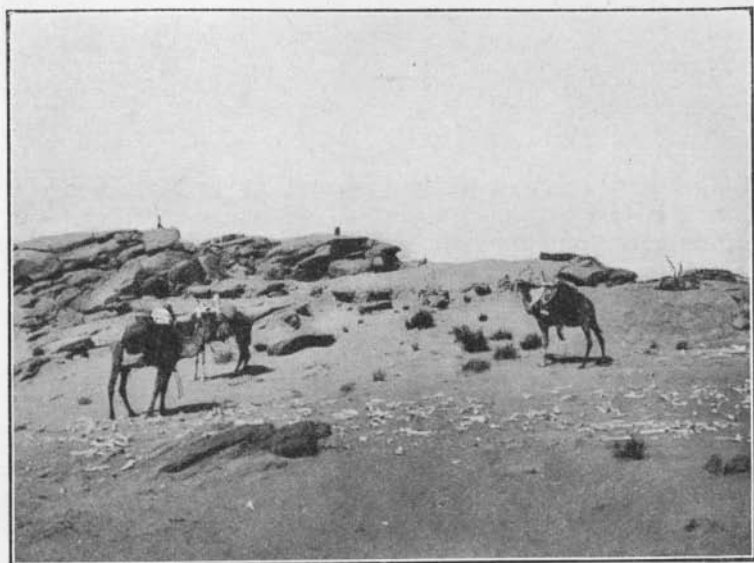
Derrière le premier, après son entrée à In-Salah, d'autres colonnes d'occupation se forment. Le Tidikelt tout entier est occupé en 1900 et dans les années qui suivent le Touat



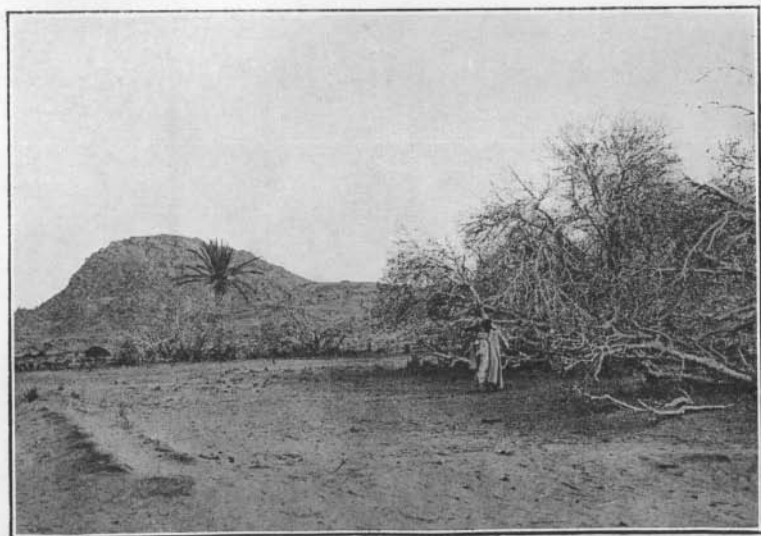
Village d'Igosten où eut lieu le premier combat de la pénétration saharienne en janvier 1900, avec la mission Flamant



Village d'In-Ghar, où eurent lieu les combats du 22 février et 19 mars contre le pacha de Timi



Lieu du combat de Tit, livré par le détachement du lieutenant Cottenest en 1902



Arrém de Teit du Ahaggar, pignon sur lequel le détachement du lieutenant Cottenest résista aux assauts répétés des Touaregs en 1902

et le Gourara tombent à leur tour en notre possession après des combats insignifiants.

De telle sorte que dès 1902, l'Hinterland saharien de l'Algérie se prolonge jusqu'à hauteur du Tidikelt, et qu'une vaste ceinture de postes se constitue, joignant Colomb Béchar à Ouargla par la Saoura, le Touat, le Tidikelt et Temassinin devenu Fort-Flatters.

C'est en 1902, que le lieutenant Cottenest, après avoir fait, à la tête d'un goum de quelque cent méharistes, une rapide reconnaissance du pays Hoggar, est attaqué lors de son retour à Tit par les troupes réunies de la confédération touareg et leur inflige un sanglant échec.

Ainsi est dessiné le canevas sur lequel vont être appelés à travailler désormais les ouvriers de la deuxième heure, dont l'œuvre d'appropriation, de conquête morale, et d'organisation objective est restée un modèle, nous voulons parler notamment du commandant devenu plus tard général Laperrine, de ses auxiliaires du début, commandant Cauvet, les Nieger, les Saint-Martin, etc.

Leur œuvre est facilitée par une réforme capitale qui date de 1902 et à laquelle nous devons ici consacrer un paragraphe à savoir la création d'un organisme administratif nouveau : les Territoires du Sud algériens.

---

V

## La période décisive

### La création des territoires du Sud

Au fur et à mesure que le champ d'action des troupes algériennes s'était accru, il avait fallu davantage de forces pour occuper les régions nouvelles : les militaires réguliers avaient dû remplacer les goumiers du début ; ces troupes comprenaient une bonne partie d'Européens et pour assurer leur entretien, l'intendance, fidèle à ses méthodes journalières et au barème habituel du taux des rations, avait acheminé vers le Sud des troupeaux innombrables de bœufs et de moutons dont les cadavres couvraient les routes des hammadas dépourvues d'eau et de pâturage. Les convois de chameaux réquisitionnés se multipliaient et eux aussi éprouvaient des pertes énormes. Cependant les divisions militaires qui organisaient et entretenaient ces colonnes au compte du budget de la guerre, payaient honnêtement à bureau ouvert. Peu à peu, les dépenses s'enflèrent en même temps que des faits d'armes retentissants (dont tous n'étaient pas des succès) attirèrent l'attention du gouvernement et du parlement sur la politique hardie qui se poursuivait là et sur les dépenses énormes qui en étaient la conséquence.

Ce fut un beau scandale ! Des interpellations signalèrent les « abus de pouvoir », les initiatives dangereuses des chefs militaires, « leur prodigalité qui menaçait de ruiner le trésor ». Bref, le Parlement veut voir clair dans la maison, ordonner les dépenses, dont aucune récapitulation authentique n'a pu être faite, tant elles sont dispersées dans les différents chapitres du budget de la guerre.

Aussi veut-il d'une colonie purement civile dans laquelle les pouvoirs politiques et même militaires les plus étendus seront exercés directement par le gouverneur général civil en personne.

Pour permettre de vivre à la nouvelle unité administrative, on ne l'a pas uniquement formée avec les régions d'extrême sud, désertiques et d'aucun rapport. On a adopté une limite que d'aucuns trouverent arbitraire au début, mais qui, de fait, s'est révélée à l'usage singulièrement objective. C'est celle au sud de laquelle la colonisation et la mise en valeur du sol par l'européen sont impossibles. En fait sur les 550.000 habitants environ qui peuplent les Territoires du Sud, il y a tout juste 4.500 européens, soit moins de 0,01 %. Et, dans ces limites, se trouvent néanmoins un certain nombre d'annexes où la culture du palmier (Biskra, Touggourt), l'élevage du mouton et l'exploitation de l'alfa (Djelfa-Laghouat-Géryville-Méchéria) donnent au trésor des ressources très appréciables par l'impôt. Grâce aux produits de celui-ci, il sera possible au Gouverneur général de subventionner très généreusement les annexes purement sahariennes dans lesquelles palmiers et troupeaux donnent à peine aux tribus qui les habitent le moyen de ne pas mourir de faim.

Ainsi la Colonie du Sud pourra avoir son budget propre, lui permettant de poursuivre des programmes d'assistance et d'instruction des populations, le développement économique, l'exploitation et l'extension de ses richesses.

Avec son seul budget civil, surtout alimenté par les impôts levés dans les circonscriptions du Nord, la nouvelle colonie ne pourrait bien entendu subvenir à des dépenses d'ordre impérial et surtout à ses dépenses militaires. On décide qu'une subvention annuelle lui sera globalement attribuée, au titre du Ministère de la Guerre, pour couvrir les dépenses de solde et d'entretien des forces d'occupation et assurer le fonctionnement des divers services du génie, de l'artillerie, etc... Dans ces conditions il deviendra possible de suivre les dépenses militaires engagées puisqu'elles figurent désormais dans un seul chapitre du budget.

A vrai dire cette création rencontra surtout en Algérie de nombreuses oppositions. Les Délégations Financières ne voyaient pas sans regret échapper à leur contrôle financier de vastes contrées dont on pensait — à tort — que les ressources pour la colonisation pourraient être considérables.

De leur côté les trois départements avaient pris l'habitude de voir leur budget enflé de recettes appréciables provenant,

à leur profit, de certaines circonscriptions des Hauts-Plateaux et il leur semblait dur d'y renoncer.

Les Délégations reçurent tout apaisement en ce qui concernait la colonisation — les départements obtinrent d'importantes compensations pour les recettes perdues et la loi du 24 décembre 1902 qui est la charte des territoires du Sud, fut ainsi votée. On verra, par la suite même de cet exposé, combien jusqu'à ce jour cette création s'est révélée efficace.

VI

**Grandes figures du Sahara  
Lyautey, Laperrine,  
le Révérend Père de Foucauld**

Aussitôt nanti des pouvoirs étendus que lui donnait, dans le sud, la loi de 1902, le Gouverneur général de l'Algérie qui était à ce moment là M. Jonnart, donna une impulsion nouvelle à la pénétration saharienne. Aux intrigues plus ou moins avouées qui, au su de chacun,



Général LAPERRINE



Phot. Manuel.  
Maréchal LYAUTEY

avaient occasionné précédemment la prise d'In-Salah et même l'occupation des oasis du Sud, se substitua une politique nette, franche, consciente des objets poursuivis, et disposant, pour les réaliser, de pouvoirs, de forces et d'un budget adéquats.

M. Jonnart eut la bonne fortune de mettre la main, dès

le début, pour mener à bonne fin la tâche gigantesque, sur deux personnalités de premier plan, le général, aujourd'hui maréchal, Lyautey qui sut organiser et mettre sur pied toute la partie occidentale des confins, et le commandant devenu depuis le général Laperrine, qui eut à s'occuper de l'extrême Sud des provinces d'Alger et de Constantine.

Trop d'auteurs, et en particulier M. Augustin Bernard, dans son excellent livre sur la pénétration saharienne, ont parlé de l'action du général Lyautey dans le Sud oranais pour qu'il soit nécessaire d'y revenir longuement.

On sait que cet officier de haute valeur, déjà connu pour sa collaboration active avec le général Galliéni à Madagascar et au Tonkin, par ses brillantes qualités d'écrivain et, à l'occasion de diplomate, fut envoyé dans le Sud oranais, en 1903, après les très nombreux incidents, attaques et pillages qui marquèrent les débuts de notre pénétration dans ces régions. Parmi ces incidents, il faut surtout citer l'attentat de Zenagha, près de Figuig, dans lequel le Gouverneur général avait failli disparaître, les combats d'Hassi Resel et de Noukhila et le glorieux siège de Taghit.

Le général Lyautey investi, dans le territoire militaire d'Aïn-Sefra, de toute nouvelle création, de pouvoirs très étendus, se mit aussitôt au travail.

Action politique d'abord, dans laquelle il excellait.

En quelques mois, il avait mis la main sur les tribus Oulad Djerir et Doui Ménia qui avaient constitué jusque-là nos principaux ennemis, malgré nos conventions précédentes de 1870.

Tâche d'organisation et d'équipement des arrières ensuite. Pour protéger les régions nouvellement occupées du Guir, de la Zousfana et de la Saoura, contre les périls venus de l'Ouest, il créa une série de postes, dont Colomb-Béchar fut le plus important, qui formant façade extensible vis-à-vis de la dissidence, au delà des objectifs à couvrir, constitua contre leurs agressions une barrière et une base de départ intéressantes pour les contre-attaques.

Enfin, il sut obtenir, grâce au grand ascendant moral qui, dès ce moment, se dégagait de sa personne, les forces qui lui étaient nécessaires et créa des organismes appropriés à la nouvelle guerre qui lui était imposée : Compagnies de légion et d'infanterie montée, maghzens arabes très solides.

Bref, de ce côté, la situation fut rapidement rétablie, et si, faute de pouvoir prendre vis-à-vis du Tafilalet, d'où continueraient longtemps encore de partir des harkas contre nos détachements et nos gens, les résolutions nécessaires, un résultat décisif ne put être obtenu, du moins furent supprimés les incessants coups de main et même les meurtres individuels qui avaient marqué la précédente période.

Tandis que Lyautey commençait, dans le Sud algérien, la magnifique œuvre que désormais il allait poursuivre sans arrêt jusqu'à son couronnement, dans le Sahara méridional et oriental une œuvre non moins magistrale, et peut-être plus originale en soi, était en voie de création.

Le commandant Laperrine fut le principal artisan de cette création. Mais à côté de lui, et de ses collaborateurs immédiats, il nous faudra montrer deux autres grandes figures qui presque jusqu'à leur mort seront inséparables de la sienne. Il s'agit du saint missionnaire le Père de Foucauld et du grand chef des Hoggar Moussa Ag Amastane. A eux trois, ils ont résumé l'œuvre principale de la France de 1902 à 1913.

Lorsque, pour la première fois, je rencontrai le capitaine Laperrine à Tombouctou, en 1896, il s'était déjà fait un nom dans le Soudan par la part glorieuse qu'il avait prise aux précédentes colonnes, contre Samory, sultan négrier, et contre les Touareg. A la tête d'une troupe incomparable, qu'il avait modelée à son image, l'escadron de spahis soudanais, il était venu prendre position en face des Touareg formant l'extrême pointe vers le Nord et l'Est de la pénétration française.

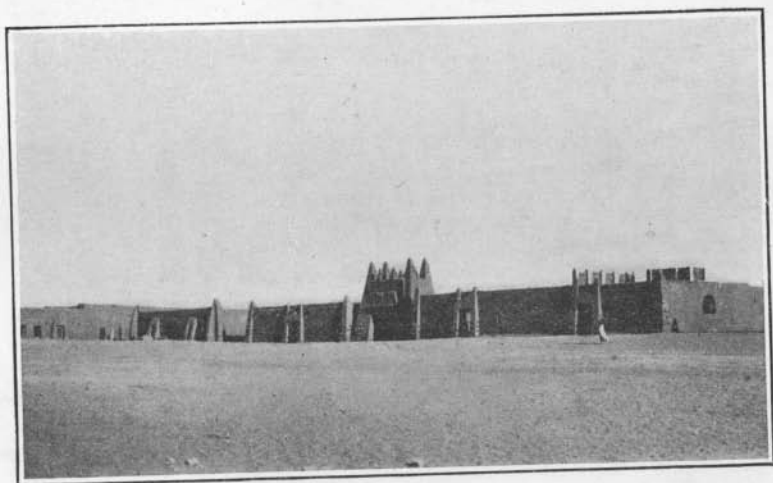
Déjà par des contacts journaliers il était entré en relations avec les tribus touareg du fleuve. Il comptait parmi eux de nombreux amis et avait su deviner à côté de leurs défauts d'hommes farouches et indomptables leurs qualités de bravoure et de générosité foncière qui formaient un si étrange contraste avec leurs brusques accès de sauvagerie et de brigandage. Aussi, lorsqu'aux derniers jours de 1896, on l'invita à rentrer en France, il fit tout son possible pour rester au Soudan. Grâce à une mission de confiance qui l'envoya vers la ville maure de Bacikounou, pour y recueillir un officier de tirailleurs parti sans ordre à sa conquête, il put retarder de quelques semaines l'échéance redoutée. — Enfin il fallut partir.

Le capitaine Laperrine emportait du moins, avec tout un bagage de connaissances pratiques dans le maniement

des indigènes, une science assez complète de l'âme et du caractère touaregs; — il avait même pris contact au combat d'Akenken avec des guerriers venus du Hoggar et sa curiosité s'était sentie éveillée de ce côté.

Deux ans plus tard, le capitaine Laperrine était à la tête de l'escadron de spahis sahariens montés à méhari que le capitaine Germain venait de créer à El-Goléa.

A ce moment la poussée vers le Sahara s'accroissait; Foureau et Lamy avaient réussi leur mission. Le capitaine Pein et Flamand avaient pris possession d'In Salah et la poussée circulaire qui, partie d'El-Goléa, s'était exercée



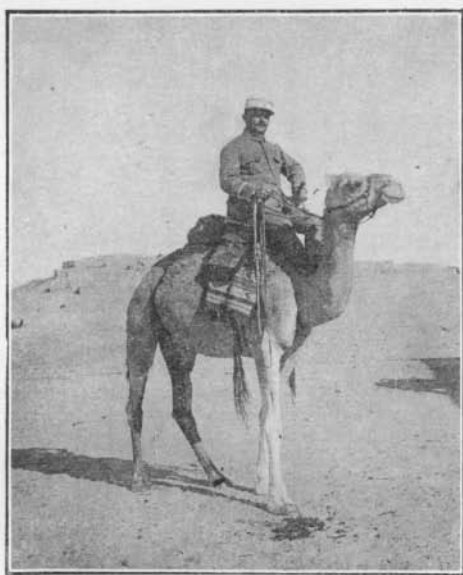
TIMIMOUN. — Place Laperrine.

vers le Touat et le Gourara, avait abouti à la fondation des postes d'Adrar et de Timimoun. On sait que cette conquête avait entraîné des dépenses énormes et motivé la création de l'organisme des Territoires du Sud.

Le commandant Laperrine présenta à ce moment ses projets de formation de troupes méharistes indigènes très mobiles, recrutées parmi les grands nomades eux-mêmes et fortement encadrés par des éléments français de choix. Ces troupes se substitueraient très économiquement aux éléments réguliers entretenus jusqu'à ce moment à très grands frais. Du point de vue administratif, les officiers de ces nouvelles troupes rassembleraient entre leurs mains tous les pouvoirs et auraient à assurer l'administration immédiate des quelques tribus du Sahara. Ces mêmes

officiers dans le nouveau système, fondé sur le principe de vivre sur le pays ou du moins moyennant des marchés réalisés sur place, prendraient également la direction de tous les services. Ils seraient intendants, ingénieurs, artilleurs, fantassins, cavaliers...

Le commandant du territoire, allégé de tout souci administratif, dirigerait en personne la partie la plus délicate, à savoir la politique indigène. Au prix d'incessants déplacements, il prendrait personnellement contact avec toutes les tribus et avec tous les chefs, s'enquérant de leur état matériel et moral, les apprivoisant peu à peu par des palabres amicales et confiantes.



Sous-officier méhariste

Le commandant Laperrine, comme le général Lyautey, avait cette puissance d'attraction incomparable qu'exercent autour d'eux les hommes d'action prédestinés.

Une phalange de jeunes et ardents officiers dévoués à leur chef dont ils appréciaient le stoïcisme, l'abnégation, le dévouement à la chose publique, donnaient à l'œuvre commune toutes leurs forces, toute leur intelligence.

Le chef lui-même prit à son compte les premières

explorations, les voyages difficiles ou de signification politique. Dans la colonne de méharistes très légère qu'il emmenait, les bagages et le confort étaient réduits à l'extrême : vivres et eau étant étroitement mesurés... Et cependant, tandis que le capitaine chevauchait auprès de quelque chef ou guide touareg, lui faisait dire, sous couleur amicale, tout qu'il savait du pays, des hommes, etc... un officier, sextant et boussole en main, dressait les itinéraires nouveaux, un autre étudiait la géologie, etc...

Ces méthodes rendirent admirablement. En cinq ans, les Touareg Hoggar dont le nouveau chef Moussa Ag Amastane avait tout de suite apprécié la réalité des choses, nous étaient complètement ralliés — et le colonel Laperrine vantait leur intelligence et les résultats de leur apprivoisement. Les nobles Taitoq et Kelrela de l'Adrar étaient venus spontanément au devant du nouveau chef. Ses reconnaissances pénétraient dans l'Est où elles retrouvaient les goumiers du capitaine Touchard lancés de l'annexe de Touggourt jusqu'aux portes de Djanet.

Enfin un contact définitif était pris avec les troupes soudanaises qui, sur l'autre rive du Sahara, commençaient à s'ébranler vers le Nord. A Timiaouin, la colonne Laperrine rencontrait le capitaine Theveniaux et ce premier contact, rendu un peu orageux par les circonstances, servait de base au premier accord de délimitation de 1904 que le colonel Laperrine vint lui-même en 1909 faire ratifier et modifier à Niamey d'accord avec le colonel Venel dont j'étais l'adjoint.

Vers l'extrême Ouest, la reconnaissance lancée vers Tacdenit, un moment compromise par les fatigues d'un été rigoureux et l'empoisonnement des eaux de Tnihaïa, complétait le réseau des missions sahariennes. Le capitaine Nieger, cartographe attitré du territoire des Oasis, put tirer de celles-ci les éléments de l'excellent croquis au 1/1.000.000 en couleurs, qui pendant plus de dix ans servira d'instrument de travail pour tous les sahariens.

Laperrine sentait cependant que sur l'âme touareg il fallait conserver un contact permanent et il le voulait ce contact, dans le massif du Hoggar même. Aussi lorsque son ancien ami, le vicomte de Foucauld, devenu le Père de Foucauld, après un long stage en Syrie et une exploration remarquable du Maroc, vint chercher asile et repos dans le Sahara, il fit appel à son dévouement pour occuper ce poste de confiance qui serait celui de directeur de l'âme

des Touareg Hoggar et son représentant attiré du point de vue moral.

On a déjà souvent fait le portrait du Père de Foucauld, mais sa béatification prochaine, suivie peut-être de sa sanctification, fait perdre de vue, me semble-t-il, les grands traits du caractère de ce missionnaire qui fut avant tout un grand Français, un soldat et dont la charité et l'humanité profondes furent les qualités dominantes.

Grand Français ! toute sa correspondance (et elle fut nombreuse) le démontre. Avant tout il veut que la France réalise à tout jamais son empire sur le bloc africain occidental. Toute tentative de liaison fraternelle, tout projet de route nouvelle, de ligne télégraphique, de chemin de fer, trouve en lui un partisan résolu et il encourage les auteurs.



Phot. Manuel.  
PÈRE DE FOUCAULD

Moine soldat. Pour obtenir au désert la pax « gallica », premier résultat à atteindre, il est plus que personne d'avis d'employer les méthodes pacifiques d'appivoisement. Mais contre les bandits irréductibles, les dissidents auteurs de pillages et négriers sans scrupules, il veut la manière forte : « Prenez donc

« cinquante méharistes avec

« vous, me dit-il à notre pre-

« mière rencontre, en 1913 au

« Hoggar, allez dans le Djebel

« Sud marocain, enlever par

« surprise notre ennemi Abi-

« din qui depuis 15 ans pille

« sans arrêt et rançonne les

« noirs et les blancs de toute

« la région entre Hoggar et

« Niger — et lorsque vous

« l'aurez pris, pas de pitié — Fusillé ! ». Et malgré cette fermeté virile, quel esprit de charité immense l'anime ! Il est à Tamanrasset en contact direct avec les principales tribus nobles des Hoggar et leur chef Moussa Ag Amastane. Il y a aussi des Dag Rali, vassaux à l'âme libre, intelligents et dévoués — et quelques centaines de Harratin qui cultivent l'arrem — Auprès de tous il se prodigue, donnant ses conseils aux chefs, des remèdes aux malades, demandant

pour les malheureux et les plus méritants des récompenses qui les atteindront. Jamais plus heureux que s'il a pu convaincre son vieil ami Ouksem de mieux traiter ses cultivateurs, ou d'essayer dans ses champs quelque culture nouvelle qui amènera du mieux être.

Il est fier de ses amis et de ses élèves et chaque fois que passe un officier à Tamanrasset, il l'accueille à bras ouverts et organise pour lui des fêtes indigènes où les dames touaregs sont conviées et où l'on chante, joue de l'amzad, où l'on vit comme dans de véritables ahal (cours d'amour).

Et son esprit d'humilité ! La popularité, la publicité, le laissent indifférent. Il ne veut pas qu'on parle de lui. Il écrit des ouvrages remarquables de sociologie et de linguistique touareg. Il les intitule : « Essai de dictionnaire » et les met sous la signature d'un ami. On voit cette âme ardente d'homme d'action se contenir et se combattre toujours elle-même, pour se contraindre à l'humilité, mais le mot humiliation le réveillerait !

Et il faut ajouter à la liste des grands Français qui ont fait cette époque, Moussa Ag Amastane, aménokal des Touareg Hoggar. Je le rencontrai pour la première fois en juillet 1914, à Tin Tarabin, centre de cultures du Hoggar, situé tout auprès de Bir El Gharama, lieu du massacre de la colonne Flatters que je venais de visiter. Il vint au-devant de moi, à pied, vêtu de ses plus beaux atours, le sabre des nobles en bandoulière, ses grands yeux noirs cachés à demi par le nikab et le litham.

Par l'intelligence et la finesse, Moussa était très nettement le premier de sa tribu. Après avoir compris dès le début que la résistance à l'influence française marquerait la disparition des restes des Kel Ahaggar, il s'était, en 1904, rallié franchement à nous. Le colonel Laperrine, avec sa vivacité et sa grande bonté si loyale, avait immédiatement fait sa conquête et si le chef touareg comprenait moins bien les dessous bien compliqués pour lui de l'âme religieuse du Père de Foucauld, du moins voyait-il en lui le représentant spirituel du grand chef et vénérail-il ses qualités de modestie et de charité qui entraînaient tous les cœurs.

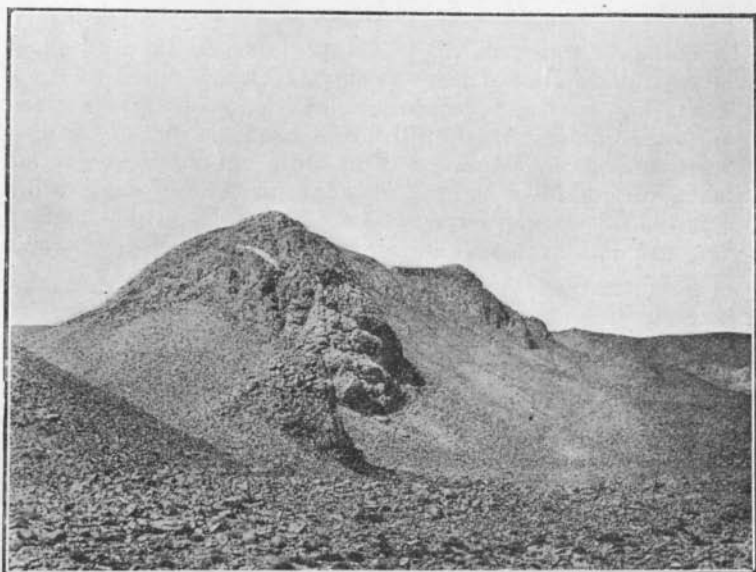
Moussa nous était définitivement et profondément rallié. On a pu supposer que sa fidélité subit quelques atteintes en 1917 lorsqu'après l'assassinat du Père de Foucauld il se retira quelque peu du Hoggar pour se rapprocher du Soudan et des bandes senoussistes.

Je suis le témoin que jusqu'au dernier moment Moussa

ne cessa de se retourner vers le commandant militaire que j'étais, pour me demander une aide et m'assurer de son concours complet.

Et si Moussa, au début de 1917, quitta le Hoggar, c'est qu'on l'avait sans doute averti qu'à la suite de contre ordres regrettables, la colonne de secours que j'avais conduite vers lui, avait été disloquée et rendue sans objet.

Laperrine, de Foucauld, Moussa, tous trois sont morts; je voudrais qu'un monument rassemblât ces trois figures



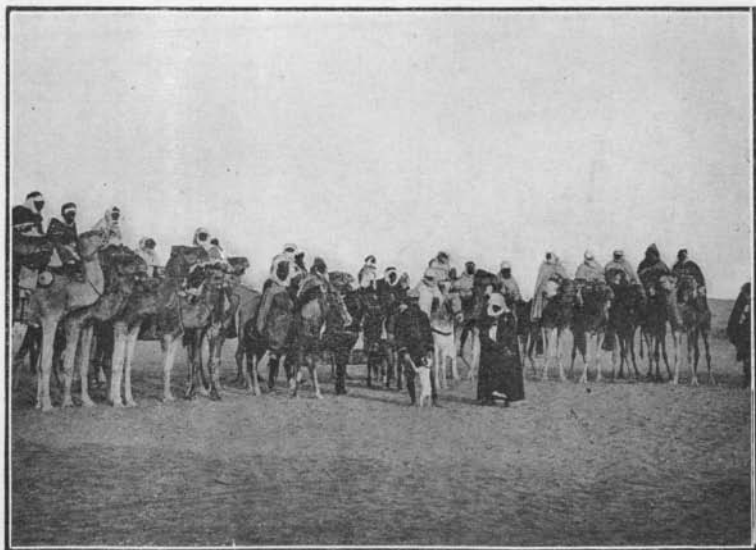
Pentes de l'Asékroum, en plein centre de la Ikoudia, plateau à 2.800 mètres où se trouve l'Observatoire du R. P. de Foucauld.

d'amis dans un même groupe qui caractériserait l'œuvre pacificatrice de la France au Sahara de 1902 à 1920.

Lorsqu'en 1911 Laperrine vit son œuvre bien assise, les vastes territoires sahariens qu'il avait reconnus et explorés devenus bien français — lorsqu'il constata que les populations des oasis aussi bien que les grands nomades du Sud nous étaient définitivement ralliés, il partit se reposer pour quelques années en France. Il savait que les traditions qu'il avait créées seraient respectées de ses successeurs dont il continuait par ses correspondances d'être le directeur moral. Il avait pu, de plus, améliorer le sort des populations misérables par la création et



Arrivée du colonel Payn à In-Salah



Chefs indigènes du Tidikelt  
venus au-devant du commandant militaire à In-Salah



l'aménagement de points d'eau, la création d'écoles professionnelles et d'infirmes indigènes. Au cœur politique du pays touareg, au Hoggar, il savait d'ailleurs que son ami le Père de Foucauld monterait bonne garde autour de ses protégés.

En fait, aucune des innovations introduites par le colonel Laperrine aux oasis, tant en matière de direction politique que de méthodes d'administration et au besoin de répression ne fut perdue dès lors de vue et c'est précisément ce respect de la tradition et des enseignements donnés qui ont assuré à l'œuvre saharienne de la France, dans la période qui s'étend de 1910 à 1916, une tranquillité immuable et un développement progressif.

Son successeur, le commandant Payn et le capitaine Charlet qui avait dignement remplacé Nieger, à la tête de la compagnie saharienne des oasis, eurent même le mérite d'agrandir vers l'Est jusqu'à Djanet le rayon de nos possessions — tandis que les excellents méharistes de la Compagnie saharienne dans les admirables combats de Grizzim et de Zmeila infligeaient aux Beraber de l'Ouest une sanglante punition et qu'à l'Est, le combat d'Esseyen où le lieutenant Gardel soutenait, pendant deux jours, l'assaut de plusieurs centaines de Senoussistes qu'il refoulait finalement à la baïonnette, imposait de ce côté à nos voisins, le respect de nos frontières.

---

VII

**Le gouvernement général  
de M. Ch. Lutaud  
Le Sahara et la grande guerre**

En 1911, M. Charles Lutaud avait remplacé M. Jonnart comme Gouverneur général de l'Algérie. Cet homme de grand caractère, ce diplomate éclairé, prenait aussitôt les rênes du pays algérien avec une maîtrise qu'encourageait et soutenait l'amitié de M. Etienne, député d'Oran, et de M. Thomson, député de Constantine.



COLOMB-BÉCHAR

Il voulait que l'œuvre de Lyautey et celle de Laperrine fussent continuées dans le même esprit de fermeté et de maintien des droits de la France, aussi bien vers l'Ouest, à Colomb-Béchar, qu'à l'Est vis-à-vis de la Tripolitaine

dans laquelle l'Italie avait pénétré avec quelque brusquerie au lendemain de la déclaration de la guerre balkanique de 1912.

Pour mieux marquer encore tout l'intérêt qu'il attachait à ces questions, il désira que deux de ses amis et plus fidèles collaborateurs fussent nommés au commandement du territoire d'Aïn-Sefra et de celui des Oasis.

Le colonel Levé fut envoyé à Aïn-Sefra. Jeune commandant d'infanterie, je fus désigné pour remplacer, à In-Salah, le commandant Payn dont le séjour touchait à sa fin.

Vers l'Ouest, depuis le départ du général Lyautey appelé, après avoir pris le commandement de la division d'Oran, à celui du XII<sup>e</sup> Corps d'armée, qu'il devait bientôt abandonner pour être nommé résident général de France au Maroc, la situation politique et militaire était demeurée instable.

Oulad Djerir et Doui-Ménia, laissés libres à l'Ouest de la ligne immédiate de nos postes, ne se faisaient pas faute d'accueillir, de renseigner et aussi sans doute de soutenir parfois d'un concours plus effectif les Beraber du Tafilalet. Le général Levé s'attacha à gagner les chefs de ces tribus, à les mettre plus complètement de notre côté. C'est de son temps que Kenadsa, Meridja et Abadla rentrèrent dans le rayon normal de notre action.

Au territoire des Oasis, le combat d'Esseyen semblait avoir arrêté pour un temps les menaces des Senoussistes, le Hoggar était tranquille. Il paraissait seulement désirable de ce côté d'organiser au mieux la collaboration la plus cordiale entre troupes sahariennes de l'Algérie du côté du Nord, du Hoggar et du Soudan français du côté du Sud.

D'ailleurs, les Italiens, par l'occupation de Ghadamès en 1913 et de Ghat en août 1914, allaient introduire un élément nouveau dans le cycle de notre politique, mais il ne semblait pas que cet élément dut être nuisible, car l'Italie en était à la période du sourire et une collaboration toute amicale, sans autre réserve que celle obligatoire à tenir vis-à-vis de l'un des membres principaux de la Triplice, paraissait devoir s'instituer.

En plusieurs voyages consécutifs, de novembre 1913 à juillet 1914, le nouveau commandant militaire des Oasis put prendre les contacts utiles avec les autorités italiennes et les camarades soudanais rencontrés à Tin-Zaouaten (commandant Cauvin).

Bref, en juillet 1914, la situation politique et militaire paraissait tellement bien assise que, revenu pour la

deuxième fois auprès du Père de Foucauld, nous commençâmes à parler d'une question qui lui tenait bien à cœur : celle de la pénétration saharienne par les moyens de la technique moderne. Créations de réseaux de T. S. F. Tracés de routes et pistes automobilisables permettant de relier facilement Alger aux points les plus extrêmes du Sahara algérien et même aux postes français du Niger et de Zinder. Je me souviendrai longtemps de cette longue soirée du 21 juillet que nous passâmes ensemble sous une nuit calmement étoilée de l'été saharien, à dessiner pour l'avenir.

J'avais vu en même temps Moussa Ag Amastane, dont j'avais pu apprécier et aimer la loyauté et la vaillance de sentiments. Je retournais vers le Nord, après un court repos passé sous les ombrages de Tazerouk, lorsque la nouvelle de la déclaration de guerre allemande vint m'atteindre le 25 août à Amguid, et retarder, d'un seul coup, de plus de dix ans, la réalisation des beaux projets ébauchés.

L'état de guerre ne paraissait pas, *a priori*, devoir influencer sensiblement sur la situation politique du Sahara : nomades et sédentaires, bien protégés contre toutes agressions par des troupes de police de premier ordre, ne bougeraient certainement pas, s'ils étaient défendus de tout contact avec des éléments extérieurs.

Au dehors, l'état d'anarchie complète où se trouvait le Sud marocain semblait devoir empêcher les dissidents de tenter quelque entreprise d'envergure. Le seul point noir existait dans l'Est.

La première question, angoissante au premier chef pour les territoires des Oasis, était celle de savoir si l'Italie maintiendrait l'attitude de neutralité amicale qu'elle avait adoptée tout d'abord. A tout hasard, il fallait surveiller de près son activité tout le long d'une frontière longue de plusieurs centaines de kilomètres et sur laquelle on savait que d'importants mouvements de troupes avaient lieu. Dès le 15 septembre, alors que l'entrée des Italiens à Ghat datait du 12 août, nous prenions contact avec les autorités italiennes et nous pouvions constater que tout était à la neutralité de ce côté.

Mais quelques semaines ne s'étaient pas écoulées que déjà les éléments de la situation politique et militaire se trouvaient transformés. La pénétration des Italiens en Tripolitaine avait été trop rapide et les arrières de leurs colonnes, lancés à plus de 1.000 kilomètres au Sud de la côte, n'étaient pas suffisamment couverts. D'ailleurs la

résistance depuis que les Turcs avaient cessé de la diriger, après le traité d'Ouchy, était passée aux mains des dirigeants senoussistes qui agissaient puissamment sur des milliers de fidèles adeptes... Partout les convois italiens, les petits détachements eux-mêmes étaient attaqués et malheureusement la résistance n'était point de grand résultat. Bientôt on apprenait que le Sud tripolitain avait été évacué par les Italiens et que les postes de Ghat et de Ghadamès, adossés à la frontière française, étaient directement menacés.

La politique du gouvernement fut de conserver vis-à-vis des Italiens une neutralité bienveillante et, sans combattre à leurs côtés, de protéger ceux d'entre eux qui se confieraient à nous. C'est ainsi qu'en décembre 1914 toute la garnison de Ghat se replia sous la protection des feux de Fort-Polignac et fut défendue par nous lors de son long et pénible retour par Temassinin et Ghadamès. Quelques mois plus tard, en juillet 1915, la garnison de Ghadamès recevait à son tour l'ordre de se replier le long de la frontière française et les méharistes et goumiers algériens devaient encore protéger ce repli.

Les conséquences de ce repli qui fut malheureusement accompagné de l'abandon de nombreuses armes : fusils, mitrailleuses, canons, allaient être considérables. Un mois plus tard, les montagnards du Djebel Tripolitain, conduits par Khalifa Ben Asker, furieux de ce que nous avions accueilli les restes des garnisons de Nalout et de Sinaoun, se portèrent à l'attaque des postes du Sud tunisien vers Dehibat et Oum Souigh. Une dure campagne, qui dura jusqu'au début de 1916 et entraîna des contingents algériens, fut à ce moment engagée par la Tunisie qui dut, jusqu'à la fin de la guerre, se conserver une sérieuse couverture de ce côté.

Cependant sur la frontière algéro-tripolitaine de Ghadamès à Ghat la situation, jusque-là assez calme, devenait trouble. Les escarmouches devenaient plus nombreuses avec nos troupes de couverture; en mars 1916, les Senoussistes, levant tous les masques dont ils avaient essayé d'envelopper leur action, attaquèrent et enlevèrent notre poste extrême de Djanet.

Ce fut le prélude de très dures opérations au cours desquelles la leçon infligée à Djanet aux Senoussistes, auxquels se joignirent peu à peu les Touaregs Ajjers, ne pouvait être confirmée comme il l'eût fallu par une victoire décisive sur les Senoussistes rassemblés à Ghat; au moment même de l'assaut, nous reçûmes l'ordre formel de ne pas attaquer.

Dès lors, la partie était rendue difficile. Derrière les colonnes françaises, les coupeurs de route, rendus chaque jour plus hardis, enlevaient nos convois, nos courriers, attaquant même nos détachements. La reprise de l'offensive commencée en novembre 1916 ne pouvait aboutir, par suite de directives gouvernementales de plus en plus restrictives, qu'à évacuer la garnison de Fort-Polignac.

Partout nos détachements tenaient, mais l'insurrection gagnait. Néanmoins Flatters et Aïn-El-Hadjadj étaient solidement organisés contre toutes attaques et les méharistes algériens allaient se porter vers le Hoggar où les événements commençaient à prendre mauvaise tournure, à cause de l'intrusion d'éléments étrangers nouveaux, lorsque le gouvernement, prenant une décision louable et sûre, mais qui arrêta sur le moment une action qui pouvait être intéressante, confia au général Laperrine, rappelé du front français, avec un commandement très vaste qui s'étendait sur tout le Sahara français depuis les rives soudanaises jusqu'à l'Algérie du Nord, des attributions élargies.

Malheureusement, ni les liaisons télégraphiques nécessaires à un tel commandement n'étaient encore réalisées, ni les pistes utiles pour les automobiles n'étaient équipées, et les deux dernières années de la guerre virent se continuer sans arrêt la même suite d'attaques, de pillages et de combats qui vinrent jusqu'aux portes mêmes d'In-Salah porter l'alarme.

Du moins, au point de vue politique, Laperrine avait repris barre sur les Touareg Hoggar ramenés vers nous par Moussa Ag Amastane, honteux de sa défaillance d'un moment, et, lorsqu'en 1920, le général Laperrine revint, il retrouva le pays dans l'état où il l'avait laissé en 1910.

---

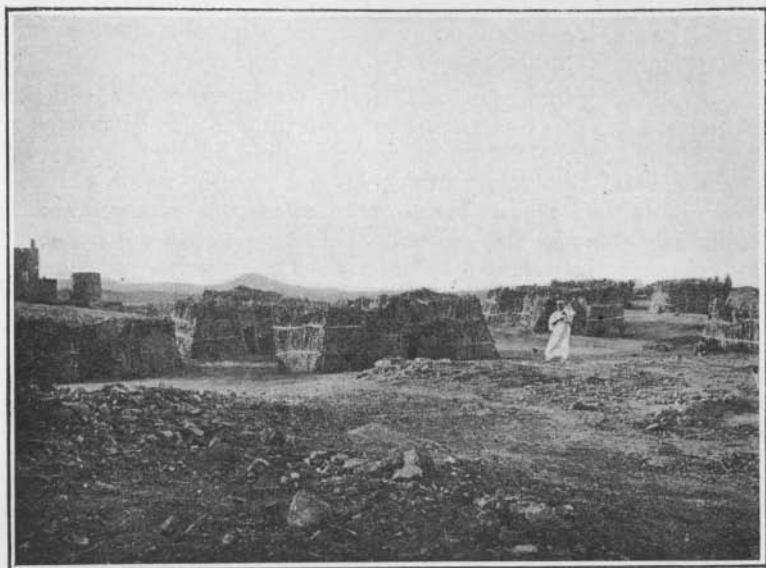
## VIII

### **La grande crise des années 1921-1924 Les premières traversées automobiles du Sahara**

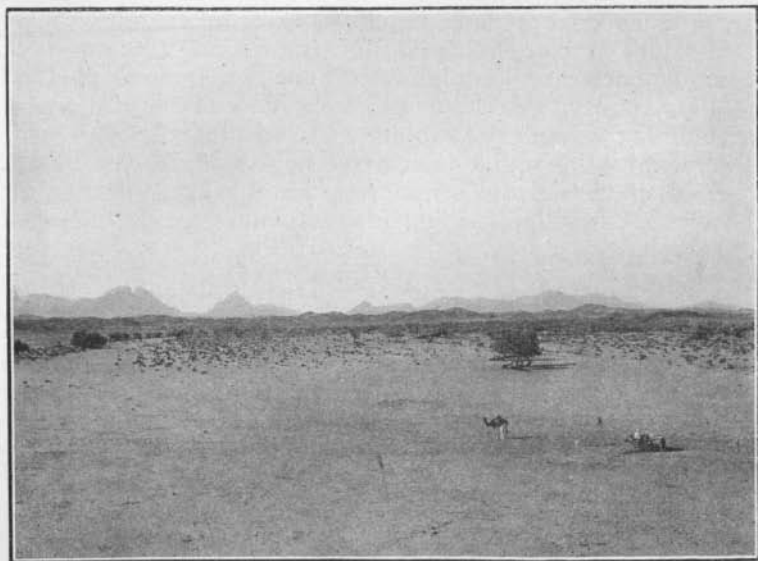
La période d'après-guerre qui s'étend de 1920 à 1925 environ eût dû être employée à tous les redressements et les plans ébauchés en 1913-1914 eussent gagné à être repris d'initiative gouvernementale. Mais dans cette période, un nouveau fléau allait s'abattre sur les Territoires du Sud et plus particulièrement sur les annexes des Hauts-Plateaux qui en constituaient la plus riche partie. L'année 1920 avait été marquée par une sécheresse assez grande, le cheptel de moutons et de chameaux qui est la principale richesse des tribus, avait été sérieusement éprouvé. Or, les années qui suivirent, 1921 et 1922, ne furent pas non plus assez humides. Ce fut alors l'époque de *la grande misère*. Les nomades, ne disposant plus que de quelques maigres moutons et chameaux, voyaient disparaître le plus clair de leur alimentation et de leurs ressources..... L'administration engagea résolument la lutte contre la famine et les maladies endémiques et épidémiques qui l'accompagnent toujours.

A vrai dire, concours financiers et secours en vivres de provenances diverses ne manquèrent pas à ces malheureux. Toutes les ressources disponibles du budget furent employées pour ces objets immédiats. La tâche était vaste, mais on en vint à bout et, au total, si le cheptel moutons fut réduit de près des deux tiers et celui des chameaux d'au moins un tiers, du moins le nombre des hommes morts d'inanition demeura assez faible et le chiffre de la population n'en fut pas sensiblement diminué.

On ne s'étonnera donc plus si dans toute cette période on se borna, dans les Territoires du Sud, à maintenir le calme dans les tribus sans se lancer dans des améliorations ou de grands travaux onéreux.



Un campement de méharistes au pied du fort Motylinski



SUR LA ROUTE DES AUTOS  
Le puits Meniet est le lieu de passage des autos se rendant au Ahaggar

L'initiative individuelle se substitua du moins, et de la façon la plus heureuse, aux efforts de l'administration pour reprendre les idées de jonction et de collaboration entre Français des deux rives du Sahara.

Nous voulons surtout parler des tentatives répétées, méthodiques et finalement couronnées de succès, que quelques firmes automobiles firent pour réaliser la traversée du désert. Le film, l'image et le livre ont rendu célèbres, de la façon la plus intelligente et la plus intéressante, les beaux raids que les autochenilles de Citroën entreprirent à plusieurs reprises au Sahara. La traversée d'Alger au Niger, par Ouargla, In-Salah, le Hoggar, Tin-Zaouaten fut réalisée en 1921-1922 par Haardt et Audouin-Dubreuil. L'année suivante ce fut la croisière noire qui conduisit les mêmes voitures, dirigées par les mêmes personnalités, de Colomb-Béchar sur Reggan, Gao et de là jusqu'au Tchad et à Madagascar.

Dans le même temps, les automobiles six roues Renault, conduites par M. Gradis et les frères Estienne, réussissaient à leur tour la traversée du Tanezrouft et poussaient jusqu'à Kotonou du Dahomey, emmenant dans la traversée le maréchal Franchet d'Esperey.

Aussitôt, on voulut, des deux côtés, tirer des conséquences pratiques de ces deux tentatives... Citroën improvisait en quelques mois, grâce à un état-major africain d'une compétence rare, l'équipement d'une ligne automobile Oran-Niger, pourvue de luxueux hôtels, de campings, armée en voitures puissantes et rapides... A la veille même du voyage d'inauguration qui devait avoir lieu le 1<sup>er</sup> janvier 1925, le grand industriel dut renoncer à toute son organisation à la suite de quelques incidents survenus en frontière du Tafilalet.

De leur côté, la Compagnie Transatlantique de M. Dal Piaz, la Compagnie Générale Transsaharienne montée par MM. Gradis et Georges Estienne organisaient dans le désert leurs premiers services réguliers.

Au début de 1925, il n'en demeurait pas moins que par suite d'événements calamiteux, la situation économique des Territoires du Sud paraissait atteinte. Son équipement en établissements d'assistance publique, en écoles, en ouvriers était arrêté. La mise en valeur du cheptel, des palmeraies était stagnante. Les travaux d'aménagement entrevus jadis étaient à peine ébauchés.

Mais l'année s'annonçait meilleure, car des pluies abondantes avaient revivifié les pâturages, permis aux troupeaux de se renouveler. Les populations se reprenaient à espérer. Le moment était venu de reprendre toute l'œuvre par la base, et, après avoir réparé les lézardes, de préparer un avenir meilleur. Les Territoires du Sud entraient dans une nouvelle période d'organisation qui allait être particulièrement fructueuse.

---

## IX

### **La période actuelle** **Réalisations - Programmes - Espérances**

Dans le même moment qu'elle poursuivait avec ténacité la lutte contre la famine et la maladie, la direction des Territoires du Sud avait commencé de préparer les bases des programmes de réalisations futures et étudié les voies et moyens pour en poursuivre l'exécution.

Il serait inéquitable de ne pas mentionner, dans cette œuvre de préparation indispensable, le grand administrateur que fut M. Boulogne, directeur des Territoires du Sud, qui posa magistralement les bases de tout programme dans le Sahara : « La France doit, disait-il, se manifester avant tout aux yeux de tous, sujets français, visiteurs, étrangers, par les mesures de solidarité, d'hygiène sociale, d'instruction publique et par la construction de bâtiments de commandement destinés à imposer à tous, par des témoignages visibles, le respect, sinon l'admiration de notre œuvre ».

Dans le même temps, du fait seul du fonctionnement de l'organisme financier des Territoires du Sud, des sommes assez importantes s'amoncelaient dans la caisse de réserve, provenant aussi bien de suppléments de certaines recettes que de l'annulation de dépenses importantes.

Lorsque l'année 1925 intervint avec ses signes meilleurs, on put immédiatement se mettre à l'œuvre et reprendre la mise en valeur du Sahara, entreprise dès 1913-1914.

Cet admirable et dévoué fonctionnaire que fut le commandant Duclos qui connaissait à fond choses et gens du sud qu'il avait fréquentés au cours d'une carrière poursuivie dans les affaires indigènes plus de quinze ans durant, mit la machine en mouvement et prépara le cadre budgétaire dans lequel pourraient se mouvoir ses successeurs.

D'ailleurs l'état de paix complètement revenu au Sahara depuis 1921 avait permis aux raids automobiles de se poursuivre à travers les Territoires du Sud. Déjà la route de la Saoura, prolongée à partir de Reggan, grâce à la ténacité invincible des frères Estienne, était ouverte au trafic courant. Il était désormais nécessaire de confirmer cette liaison transsaharienne par une collaboration plus étroite avec les autres possessions françaises riveraines du désert et notamment, par une collaboration constante, de maintenir la sécurité désirable dans le Sud.

La seule lecture des procès-verbaux des conférences intercoloniales qui se tinrent à Tunis en mars 1926, à Alger en mai 1927, et en juillet 1928 à Rabat, suffit à montrer l'évolution des idées françaises sur une politique de collaboration nationale au Sahara. Les Territoires du Sud abandonnèrent le rôle étriqué et local qui eût pu leur être attribué, pour s'élever à des tâches du plus haut intérêt national.

La parole du général Mangin, d'après laquelle la France et son empire africain ne forment plus désormais qu'une seule entité administrative et nationale, ne pouvait se réaliser en fait que si le Sahara était virtuellement supprimé en tant que théâtre d'actes de brigandages menaçant à tout instant la sécurité des possessions riveraines, que s'il ne présentait plus d'obstacle aux liaisons d'efforts et de troupes. Tous les grands chefs des possessions françaises adoptèrent ce point de vue, les programmes d'action, dessinés d'abord à Tunis, gagnèrent chaque année en précision et les résultats furent heureux.

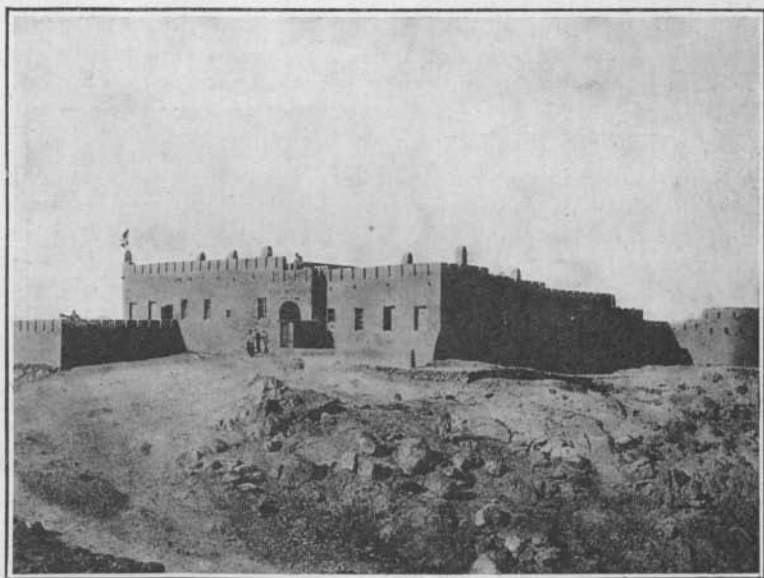
Sans doute, du côté du Tafilalet, la situation ne s'est pas améliorée. Des événements récents, parmi lesquels l'affaire de Menouarar où le général Clavery trouva la mort — et l'affaire de Djihani qui nous a coûté 50 tués et de nombreux blessés, sont là pour conseiller la prudence, à défaut d'une solution plus virile qu'il faudra quelque jour envisager.

Mais, sous ce rapport, la responsabilité propre du Gouverneur général est dépassée par d'autres beaucoup plus hautes. Et au demeurant, la création aujourd'hui réalisée d'un commandement unique englobant la zone dangereuse des confins algéro-marocains paraît devoir donner une solution, au moins provisoire, de la sécurité dans cette région.

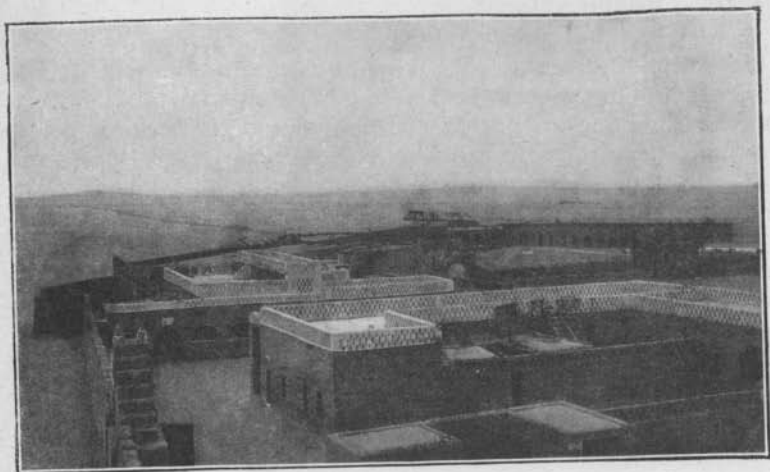
Au contraire, vers le grand Sahara de la Mauritanie et du Soudan, il entre dans les attributions immédiates du



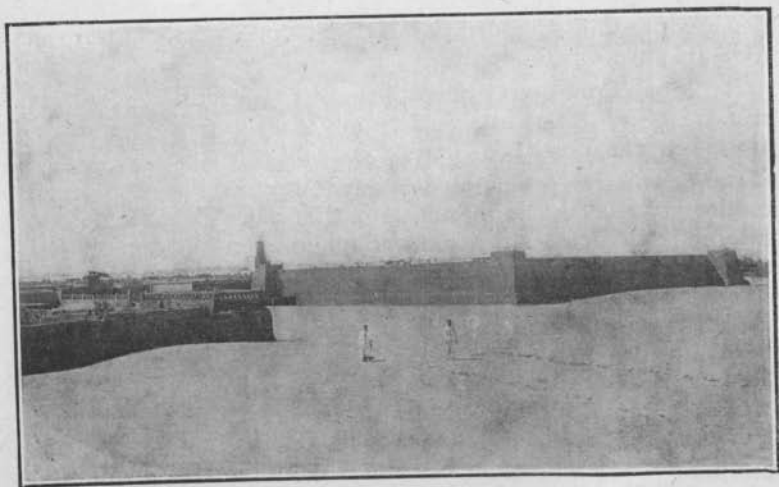
TAROUAJOUNT: Fort de Motylinski



FORT DE MOTYLINSKI: Vue détaillée



IN-SALAH. — Bordj militaire



Poste d'Aoulef

Gouverneur général de faire régner ordre et sécurité. Grâce à l'augmentation d'effectif des Compagnies sahariennes, à leur équipement moderne en moyens de liaison, de transmission, et de transport, elles pourront reporter plus loin le rayon de leur action.

Deux nouveaux bordjs, construits à Bou-Bernous dans l'ouest de la Saoura et à Tin-Zaouaten sur la frontière même du Soudan, ont pris le nom des deux derniers gouverneurs généraux : bordj Violette — Fort Pierre Bordes et les sahariens tiendront à honneur de ne pas laisser des pillards entrer dans la zone qu'ils définissent.

Les rencontres fréquentes avec les méharistes soudanais, les échanges de renseignements et de services, se traduiront certainement par une diminution notable des rapt et des pillards.

Du point de vue local, l'administration profitant d'une époque de prospérité que la sécheresse de 1925-1926 ne réussit pas à compromettre, s'attacha à réaliser des progrès dans tous les domaines, politique, militaire, social et elle eut la satisfaction de voir ses efforts couronnés de succès.

Dans un ouvrage de la plus haute importance qui va paraître en 1930, sous le patronage du commissariat général du Centenaire, la situation actuelle des Territoires du Sud sera rapportée avec précision. Chiffres à l'appui on montrera les effets heureux, obtenus par trente ans de pratique, de l'organisation des Territoires du Sud dans des régions qui naguère paraissaient vouées à la misère et à la disparition prochaine.

Nous ne pouvons qu'exposer ici très brièvement la somme de résultats obtenus, mais le seul résumé impressionnera, croyons-nous, favorablement.

La population actuelle des territoires du Sud comprend environ 550.000 habitants, répartis sur 2 millions de kilomètres carrés. Sur cette population on ne compte au total que 4.500 Français, soit 1/120 environ. Elle est divisée en groupements très inégaux. Dans le Nord, sur les Hauts-Plateaux, tribus nomades assez denses se livrant surtout à l'élevage des moutons et à la cueillette de l'alfa. Plus au Sud agglomérations urbaines importantes des régions d'oasis, réunissant autour des 7.500.000 palmiers qui font leur richesse, environ 175.000 à 200.000 habitants. Le reste grands nomades (quelques dizaines de milliers) se déplaçant constamment dans le désert à la recherche de pâturages problématiques.

C'est sur cette population et ses richesses que s'est d'abord concentré tout l'effort — il fallait la régénérer par le travail, par le mieux-être, par l'hygiène sociale... Il est peu de colonies dans lesquelles l'action administrative ait obtenu des résultats pareils du point de vue de l'hygiène et de l'assistance médicale.

Un admirable corps de médecins militaires se dévoue à cette œuvre immense. Le médecin militaire, dans le Sud, a une existence dédoublée. Au près de l'hôpital militaire où sont soignés les soldats et parfois les civils, il doit également diriger les infirmeries indigènes où sont reçus et soignés, hommes, femmes et enfants de la population autochtone. Celle-ci est suivie dans toutes les phases de son existence. Depuis 1926, depuis les réformes du gouverneur général Maurice Viollette, fonctionne avec un succès inespéré un service très surveillé d'assistance aux mères et aux nourrissons. A l'école, on suit ces enfants devenus grands. Médecins et instituteurs se liguent pour faire la chasse aux maladies contagieuses et surtout au terrible trachome auquel il y a quelques années encore le Sud devait tous ses aveugles misérables. A côté des salles de consultations, partout réparties dans les villages, de très importantes infirmeries indigènes ont été construites dans lesquelles sont soignés des adultes, hommes et femmes de la région. A ces consultations, les malades se pressent par centaines sinon par milliers, témoignant ainsi de leur confiance dans nos médecins. Enfin ceux-ci, aidés dans leur tâche par des missions de l'Institut Pasteur, souvent conduites par le modeste et savant docteur Foley, poursuivent la maladie dans ses origines mêmes, par des études microbiologiques approfondies.

Aux enfants des centres, on s'efforce de donner des notions suffisantes d'instruction primaire et souvent on leur dispense une instruction professionnelle réduite. Sous ce rapport, l'effort se poursuit sans autre limitation que celle des crédits.

L'instruction publique est une des principales rubriques du budget des Territoires du Sud et de celui des communes. Le nombre des classes augmente sans arrêt, mais avec une progression qui nous paraît encore trop lente.

Par ailleurs, pour les populations groupées ou nomades, nous nous efforçons d'améliorer les moyens d'existence. Les troupeaux de moutons, pour les transhumants du Nord, sont, grâce à leur viande, à leurs peaux, à leur laine, la

principale richesse ; ils sont en voie d'amélioration continue. Dans des centres d'élevage comme celui de Tadmit, on étudie par une sélection savante, et au besoin par l'introduction de méthodes toutes modernes, l'amélioration du cheptel. Les résultats pratiques sont encourageants. Déjà Tadmit est le fournisseur attiré de béliers de toutes les coopératives du nord et du sud et ses produits sont remarquables et recherchés. L'élevage des chèvres et du chameau est de même encouragé par des systèmes de primes aux éleveurs qui rencontrent, auprès des indigènes, le plus réel succès.

En matière d'agriculture, la culture du palmier dattier, celle des deglat-nour, en particulier, est l'objet d'une attention constante. Dans les deux stations expérimentales d'Aïn-Ben-Nouï et d'El Arfiane, on étudie les meilleures méthodes de culture du palmier, l'emploi des engrais, l'amélioration des procédés d'irrigation. Et d'ailleurs on s'attache à donner des facilités de circulation aux commerçants pour leurs achats, par la création de pistes spéciales.

De même, pour procurer aux indigènes de nouvelles ressources, on a étudié, partout où faire se pouvait sans inconvénients, l'exploitation de l'alfa. Dès maintenant plus de 200.000 tonnes sont exportées du Sud, chaque année et les prix de ces textiles ne cessent d'augmenter pour le plus grand profit du budget et des indigènes.

Bref, la quantité et la qualité des produits qui aident l'indigène à vivre se trouvent sans cesse accrues. Le capital des richesses du sud qui, avant la guerre, se chiffrait par 2 ou 300 millions, peut-être aujourd'hui évalué à plus de 2 milliards. L'aisance et même la richesse pénètrent peu à peu dans le désert. Il n'est pas jusqu'aux pays touareg du Hoggar et des Ajjers qui ne prennent rang désormais dans cette plus-value économique générale. Sait-on que le Hoggar (comme d'ailleurs le pays des Ajjers) produit dès maintenant plus de blé qu'il n'en consomme et que le pain y coûte moins cher qu'à Alger ?

A toutes les richesses de nouvelle création il faut donner des moyens de circulation et au commerce des moyens de liaison nouveaux. C'est ce que l'on s'est efforcé de réaliser par la création de tout un réseau de pistes automobilisables, reliant entre eux les principaux centres et, même, par-dessus le Sahara, les groupements importants de l'Afrique du Nord et de l'Afrique Noire. Depuis 1926, le réseau de ces pistes s'est étendu très considérablement.

Dès maintenant les trois départements de l'Algérie et, s'ils le veulent le Maroc et la Tunisie, peuvent sans difficulté atteindre l'Afrique Noire dans la région de la Boucle du Niger et dans celle du pays Haoussa vers Zinder.

Des services automobiles subventionnés, dont deux sont transsahariens, fonctionnent régulièrement.

Pour donner le premier élan à ce mouvement, des missions ont été chaque année organisées et chaque fois elles ont victorieusement réussi.

Faut-il rappeler le souvenir des missions des Chambres de commerce qui, en 1926, ont conduit de nombreuses notabilités du commerce, de l'agriculture et de la politique algériennes jusqu'à la Boucle du Niger et les ont ramenés ensuite par Dakar et le Maroc jusqu'à leur point de départ, créant ainsi la première amorce de relations commerciales effectives entre les deux rives du désert ?

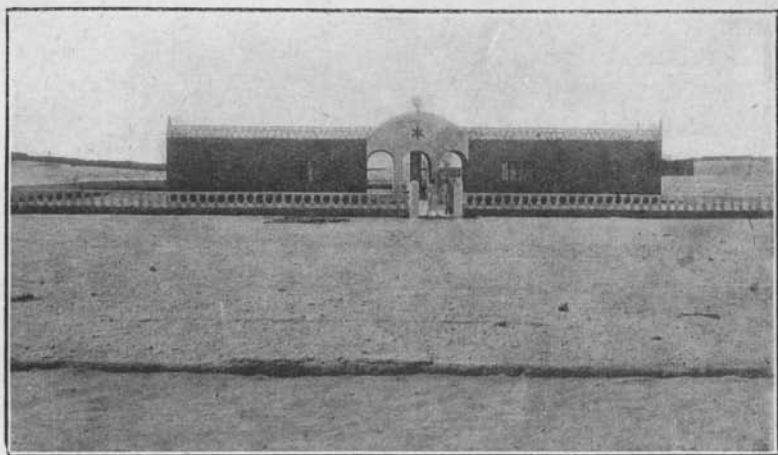
La mission scientifique du Hoggar qui, deux mois durant, a pu explorer le massif central saharien où des automobiles l'avaient conduite; enfin, les missions de l'organisme du chemin de fer transsaharien qui doivent aux pistes déjà tracées et aux reconnaissances faites, d'avoir pu parcourir sans grosses difficultés plus de trente mille kilomètres de routes désertiques en moins de six mois ?

Ces missions ont d'ailleurs démontré que seul le chemin de fer transsaharien, avec sa puissance et sa capacité, pourra tenter œuvre commerciale dans le Sahara et ce sera une des prochaines tâches des Territoires du Sud d'aider à sa réalisation.

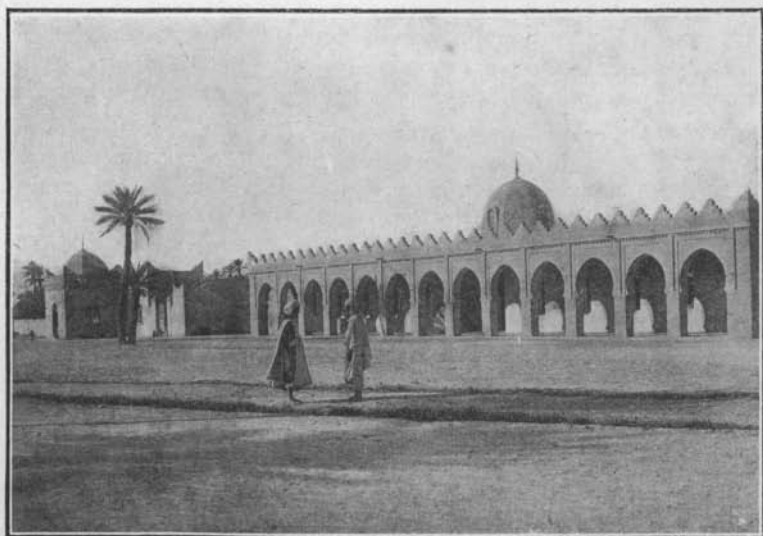
Le réseau radio-électrique dont les premiers postes sont dus à M. Lutaud, a pris sa forme définitive et son fonctionnement devient de jour en jour plus irréprochable.

Enfin, les relations par avion, après s'être bornées à des raids sans lendemain, s'orientent peu à peu vers l'exploitation commerciale. La Compagnie Transafricaine du commandant Dagnaud a arrêté les grandes lignes de son fonctionnement et, dès 1930, ses avions s'élanceront chaque semaine, d'Alger vers le Niger et sur le Tchad, en attendant d'atteindre d'un seul vol, par-dessus le Hoggar et le Tchad, le Congo et Madagascar...

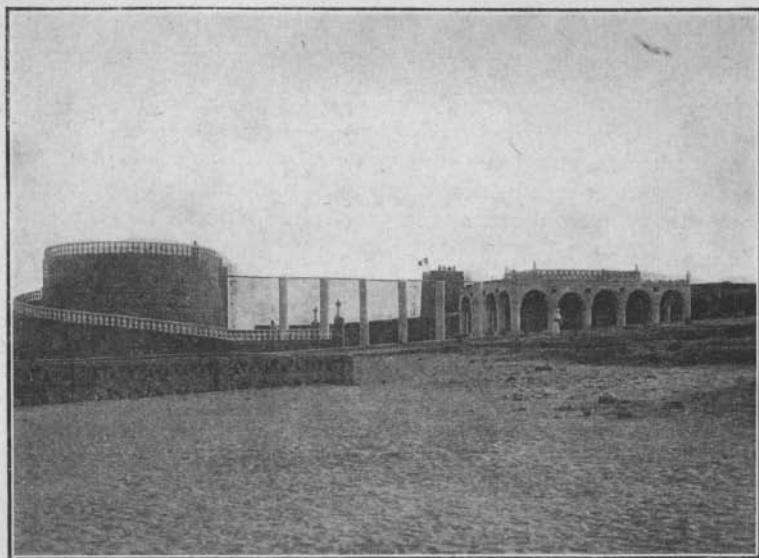
Dans le cinquième volume de l'exposé de la situation des Territoires du Sud, dont nous parlions plus haut, figurera la pièce capitale et constructive de ce livre écrit avec amour et enthousiasme par les auteurs de ses différentes



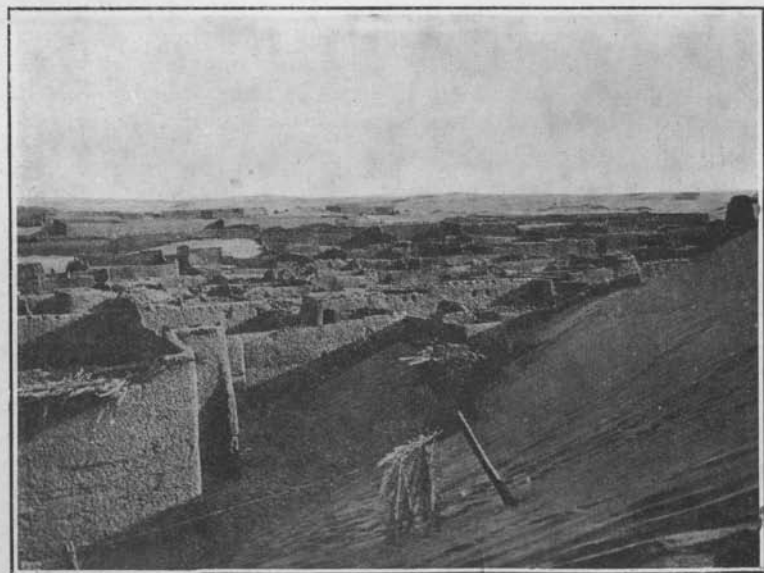
IN-SALAH. — Infirmerie indigène



Une école professionnelle au Sahara.



Château d'eau à In-Salah



Ksar el Arab à In-Salah

parties. On me permettra d'en donner ici le résumé, comme condensant les grandes lignes de la politique saharienne de demain. C'est un programme d'action pour une durée de dix années.

Construit d'après les directives personnelles du Gouverneur Général, M. Pierre Bordes, et après des discussions approfondies entre les différents chefs de services responsables, ce programme forme un tout sur lequel il sera possible de travailler dans la prochaine période. Il comprend une première partie dans laquelle la science pure et appliquée est chargée de tracer la voie aux réalisations pratiques.

L'étude géographique et géologique du Sahara se poursuivra sous la direction de spécialistes éminents, réunis en un institut de recherches sahariennes et donnera de solides bases à la préparation d'un avenir meilleur, tandis que les recherches ethnographiques livreront peut-être, par le secours de l'histoire, le secret des âmes indigènes.

Dans une deuxième partie, on posera d'abord les grandes lignes de la lutte contre la maladie, de la préservation et de l'amélioration de l'individu par un nouveau et plus complet développement donné aux œuvres sociales d'assistance médicale et d'enseignement public. Il faut que partout où se réunit une agglomération humaine suffisante, l'école et l'ouvroir voisinent avec l'infirmerie indigène et les locaux administratifs de commandement et d'administration par qui sont mieux assurés le fonctionnement de la justice et des divers services dont celui des postes est particulièrement important.

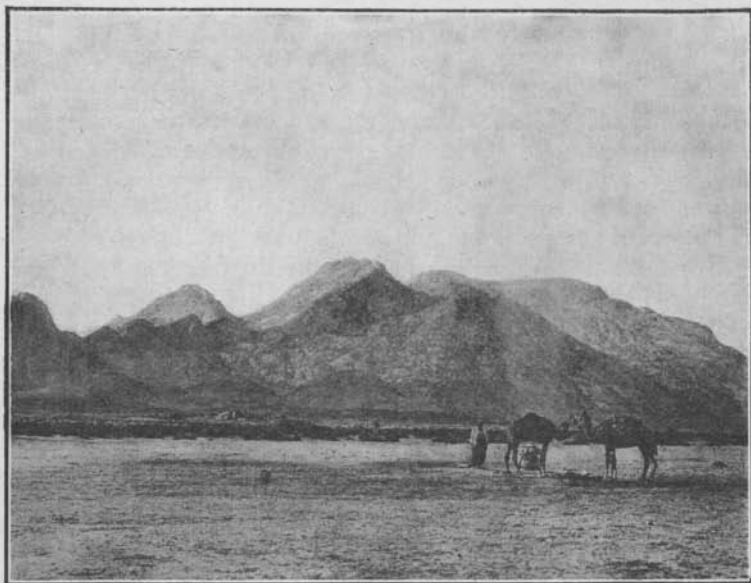
D'ailleurs, d'accord avec l'initiative privée, nous poursuivons sans cesse le perfectionnement des moyens que la sévère nature a si parcimonieusement mesurés aux indigènes.

Il faudra que, par la construction de nouvelles stations expérimentales d'élevage, on poursuive résolument l'amélioration du cheptel indigène. Pour faire pénétrer les nouvelles méthodes, on multipliera les stages d'instruction et surtout les distributions de géniteurs sélectionnés; on encouragera la création de coopératives de tonte et de vente.

Mêmes efforts pour étendre l'exploitation de l'alfa que l'on facilitera par la mise en valeur de nouveaux périmètres et, au besoin, la construction de chemins de fer destinés à permettre, dans de bonnes conditions, l'exploitation du précieux textile.

Enfin, en matière d'agriculture, on s'attachera à favoriser

le développement de nouvelles palmeraies partout où les ressources en eaux le permettront. De ce point de vue, on



Puits de Meniet

peut prévoir, pour les prochaines années, le développement prodigieux de plantations situées au pied de l'Atlas, notamment à l'Ouest de Biskra. El-Goléa, de son côté, où l'on a recommencé avec succès les recherches d'eau, promet de reprendre la prospérité qu'elle eut jadis. Le Tidikelt, le Touat et le Gourara à leur tour prendront la place de pays exportateurs lorsque l'envoi d'engrais et les prospections d'eau auront donné leur rendement.

Tout cela sera obtenu du service des forages, actionné, réorganisé et reporté vers le Sud, alors qu'il cédera sans doute vers le Nord la place à des entreprises privées puissamment armées.

D'ailleurs le plan d'aménagement des pistes, routes et chemin de fer se poursuit de jour en jour.

En somme, il s'agira de faire confluer partout où cela sera pratique, routes et chemin de fer vers la grande artère principale que dessinera le chemin de fer transsaharien. Les Territoires du Sud n'attendent plus que la création de cet organe pour multiplier vers lui les confluentés apportant de

petites richesses qui au total fourniront un trafic très appréciable.

Tous ces travaux sont d'ores et déjà commencés. L'on travaille fébrilement dans ce Sahara jusqu'alors assoupi. Le visiteur qui, durant les fêtes prochaines, se rendra à Touggourt, Ouargla et El-Goléa, à Laghouat et Ghardaïa, à Méchéria, Béni-Ounif et même Aïn-Sefra pourra constater cette activité et ces résultats. Partout il verra des bâtiments neufs et spacieux, des écoles, des infirmeries indigènes des diverses administrations et il devinera sur les pistes parcourues si rapidement en automobile, la présence de chantiers de travailleurs placés de tous les côtés.

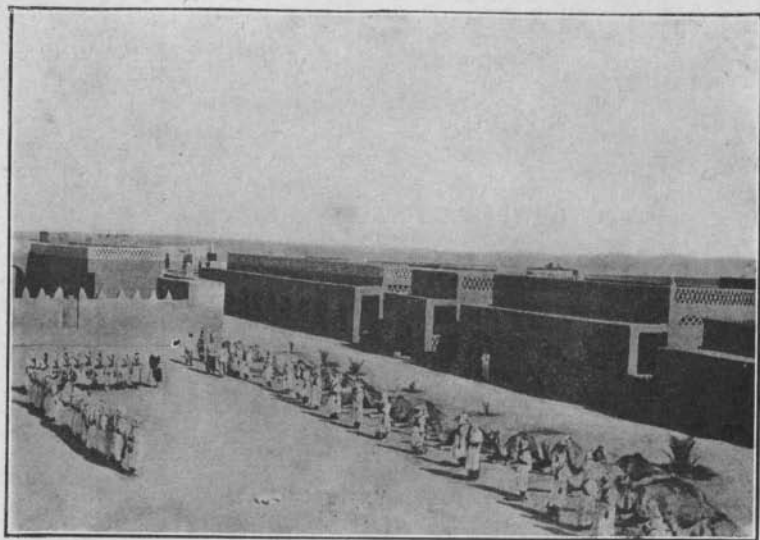
Zone de transition entre l'Afrique du Nord et l'Afrique Noire. C'est en prenant pour principe directeur cette grande idée, que tous les programmes s'orienteront vers le développement de la richesse et de la valeur morale des populations.

\*  
\*\*

Peut-être, parmi nos visiteurs de 1930, quelqu'un aura-t-il connu le Sahara de jadis, avec ses populations faméliques et misérables, n'ayant qu'une idée, celle de ne point mourir de faim. A celui-ci, nous demandons de tâter le pouls des Sahariens de nos jours. Partout, il trouvera l'aisance, sinon le confort, introduits grâce au travail dirigé. Partout il verra



GHARDAIA



IN-SALAH: A la revue



IN-SALAH: Au travail

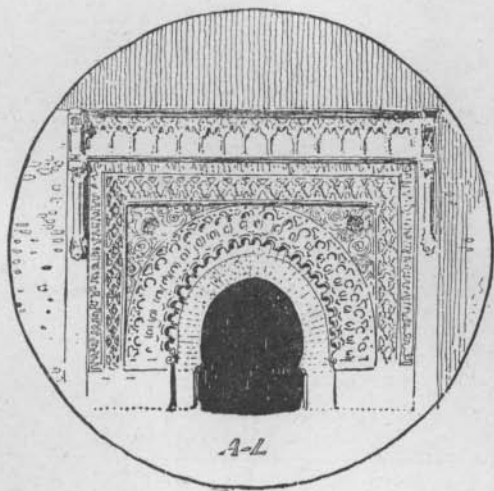
des physionomies heureuses et, même si quelques misères sont encore étalées devant lui, il sentira vibrer, parmi ces braves gens, l'espoir de lendemains meilleurs, dû à la confiance qu'ils ont dans leurs chefs et dans leurs facultés de travail et de création.

L'organisme des Territoires du Sud a joué un rôle éminent dans la pacification, dans la pénétration et dans la mise en valeur de ces régions. Le législateur de 1902 a voté une loi dont la seule application a introduit le calme, la prospérité, le bonheur dans toute une partie de la France africaine.

A celui de 1930, de juger si cette œuvre doit être supprimée ou inconsidérément rognée, ou bien si, par une simple adaptation de l'organe existant, il n'arrivera pas mieux aux fins de justice et de prospérité qu'il poursuit en faveur des pauvres populations sahariennes.

*Alger, janvier 1930.*

Général O. MEYNIER,



## TABLE DES GRAVURES

---

	Pages
Un cône volcanique dans la Kouodia.....	7
Entrée des gorges de Tahoulahoun.....	7
Cardinal Lavigerie .....	12
Ghardaïa. — École de fabrication de tapis des Sœurs Blanches....	15
Ghardaïa. — École de broderies des Pères Blancs.....	15
Lieutenant-colonel Flatters .....	16
Le commandant Lamy. — Foureau.....	19
Village d'Igosten où eut lieu le premier combat de la pénétration saharienne en janvier 1900.....	22
Village d'In-Ghar, où eurent lieu les combats des 22 février et 19 mars contre le pacha de Timi.....	22
Lieu de combat de Tit, livré par le détachement du lieutenant Cotte- nest en 1902.....	23
Arrém de Teit du Ahaggar.....	23
Général Laperrine. — Maréchal Lyautey.....	28
Timimoun. — Place Laperrine.....	31
Sous-officier méhariste .....	32
Père de Foucauld.....	34
Pentes de l'Asékroum, en plein centre de la Ikoudia.....	36
Arrivée du colonel Payn à In-Salah.....	37
Chefs indigènes du Tidikelt venus au-devant du commandant militaire à In-Salah .....	37
Colomb-Béchar .....	39
Un campement de méharistes au pied du fort Motylinski.....	45
Sur la route des autos. Le puits Meniet est le lieu de passage des autos se rendant au Ahaggar.....	45
Tarouajount: Fort de Motylinski.....	50
Fort de Motylinski: vue détaillée.....	50
In-Salah: Bordj militaire.....	51
Poste d'Aoulef .....	51
In-Salah. — Infirmerie indigène.....	56
Une école professionnelle au Sahara.....	56
Château d'eau à In-Salah.....	57
Ksar el Arab à In-Salah.....	57
Puits de Meniet.....	59
Ghardaïa .....	60
In-Salah: A la revue.....	61
In-Salah: Au travail.....	61

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Introduction .....	5
I. — Les débuts de la pénétration saharienne. Duveyrier .....	8
II. — Les premiers rêves d'expansion saharienne. Le Cardinal Lavigerie .....	11
III. — Les premiers projets du chemin de fer trans- saharien. L'échec de la mission Flatters.	15
IV. — Le bloc africain français. La mission Foureau-Lamy. La course au Tchad ....	18
V. — La période décisive. La création des territoires du Sud .....	24
VI. — Grandes figures du Sahara : Lyautey, Laperrine, le Révérend Père de Foucauld.	27
VII. — Le gouvernement général de M. Ch. Lutaud. Le Sahara et la grande guerre .....	38
VIII. — La grande crise des années 1921-1924. Les premières traversées automobiles du Sahara .....	43
IX. — La période actuelle. Réalisations. Pro- grammes. Espérances .....	46

---

# CAHIERS DU CENTENAIRE

## de l'Algérie

---

- I. L'Algérie jusqu'à la pénétration Saharienne.
- II. La pacification du Sahara et la pénétration Saharienne.
- III. L'évolution de l'Algérie de 1830 à 1930.
- IV. Les Grands Soldats de l'Algérie.
- V. Le Gouvernement de l'Algérie.
- VI. L'art antique et l'art musulman en Algérie.
- VII. L'Algérie touristique.
- VIII. Les liaisons maritimes, aériennes et terrestres de l'Algérie.
- IX. Les productions algériennes.
- X. La vie et les mœurs en Algérie.
- XI. La France et les œuvres indigènes en Algérie.
- XII. Cartes et Index.